

Le Samedi

VOL. IV — NO. 33

MONTREAL, 21 JANVIER 1893

PAR ANNEE. \$2.50
LE NUMERO 5 CTS

MÉFIANTE JUSQUE DANS LE BOUT DES ONGLES



— Examine, sans faire semblant, la femme que nous allons rencontrer. C'est la plus riche, mais la plus avare et la plus méfiante de Montréal. Après qu'on lui a donné la main, elle se compte toujours les doigts, pour voir si on ne lui en a pas gardé un !

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEUR

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 21 JANVIER 1903



Ça ne peut pas payer un homme d'affaires de faire annoncer ses ventes par le shérif.

L'impression du moment est aussi dangoreuse que le pistolet qu'on ne croyait pas chargé.

Il est évident que la pauvreté est un crime puisqu'elle est condamnée aux travaux forcés.

La compagnie du Panama s'y est mal pris pour faire un canal. Au lieu d'ôter de la boue, elle y en a mise.

Il y a des hommes tellement avarés qu'ils sont capables de vous charger un loyer pour la place que vous occupez dans leur estime.

Un individu ne peut jamais comprendre l'importance de son ameublement, qu'en traversant, pressé, plusieurs appartements à la noirceur.

Une société de construction est souvent une institution dans laquelle vous mettez votre confiance et votre argent et dont vous ne retirez que votre confiance.

Celui qui essaie de vivre indépendant sans un capital à sa disposition, est à peu près dans le cas du monsieur qui veut apprendre les secrets de la boxe dans un livre.

Quand nous voyons la cuisinière arroser son plancher avant de le balayer, nous y trouvons si bien l'image de la femme qui arrose de larmes le gilet de son mari, avant de nettoyer son portefeuille.

A propos de la fermeture des buvettes à huit heures du soir, quel est le malheureux typographe qui a composé *buvette*? Notre ami Chairdepoule s'imagina dans son bonheur éphémère, que cette loi va restreindre quelques-unes des facultés de sa femme.

INSINUATION PERFIDE



Le boucher.—File d'ici, gamin.
Le gamin.—C'est papa qui m'envoie; il veut acheter cette peau de mouton; mais il veut être sûr qu'il n'y a pas de coton dedans.

BONHEUR COMPLET

Le mari (que sa femme vient de sortir de la buvette).—Comment! C'est samedi soir et tu ne veux pas me laisser m'amuser? Quand j'ai travaillé toute la semaine, penses-tu que je n'ai pas mérité une petite distraction? Mauvais cœur!

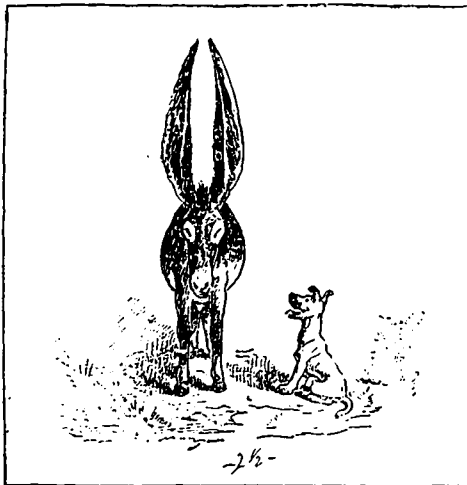
L'épouse.—Ecoute ce que je vais te dire: mercredi soir, tu étais ivre; jeudi soir, tu étais ivre; hier soir, tu étais ivre, et ce soir, tu es déjà aux trois quarts plein. Que veux-tu de plus? Que tu voudrais être un ange, je crois!

GALENERIE DE BON ALOI

Blanche.—Monsieur Belletête, voulez-vous décider d'un pari entre monsieur Jolicœur et moi? Il prétend qu'il y a cinq cents pieds d'ici à la rivière et moi je dis qu'il y a au moins mille pieds.

Monsieur Belletête.—Vous avez raison tous deux. Si vous mesurez sur ses pieds il n'y en a que cinq cents; mais si c'est sur les vôtres, il y en a mille, au moins.

ARMES OFFENSIVES ET DÉFENSIVES



I

Carlo.—Sais-tu, ma mie, que tu as des oreilles frappantes?



II

Le mule, gesticulant à sa manière.—Tu crois?

MOTS D'ENFANTS

On sert une sole, et Bébé suit avec attention l'opération qui consiste à enlever la grande arête: —Tiens! s'écrie-t-il tout à coup, le poisson qui a avalé un peigne!

Juliette.—Que je voudrais être ange!

Fernand.—Pourquoi cela?

Juliette.—Parce que je n'aurais pas peur des revenants.

LES COMPARAISONS SONT ODIUSES

Premier ami.—Tiens, je viens justement de rencontrer Tédelinotte, et il m'a dit que je te ressemblais!

Second ami, (furieux).—L'animal! Où est-il, que j'aille le talocher?

Premier ami.—Sois tranquille, je lui ai déjà fait son biscuit pour mon compte.

LA BELLE A DEUX FACES



Une si jolie fille! Et dire qu'elle est à double face! Tous nos lecteurs peuvent s'en convaincre, en cherchant bien.

COMPLIMENT FLATTEUR

Dans un cercle de dames, un petit maître sans esprit et connu par une grande fatuité se plaignait d'un grand mal de tête qui, disait-il, le vexait horriblement. Il ajoutait d'un air présomptueux: "Que c'était le mal des beaux esprits."

Une dame prit la parole et lui dit: "Vous avez donc la maladie des autres."

CHACUN SES PRINCIPES

Mr. Parvenu.—Comment appelez-vous une pomme de terre par chez vous?

Pat.—Ouais! Nous ne l'appellons pas! Quand nous en avons besoin, nous allons l'arracher nous-mêmes.

FAUT PRENDRE L'INTENTION

Le curé (en visite paroissiale).—Ah! ça père André, vous avez là un beau porc; il est si gras!

Le père André.—Oui, monsieur le curé; ah! si nous étions tous préparés à la mort comme lui!

LE COMBLE DE LA PAUVRETÉ

Edmond.—Est-ce vrai que l'ami Jules est très pauvre?

Ernest.—Pauvre! je te crois; je ne voudrais pas pour cent mille piastres être aussi pauvre que lui.

VOYAGE D'AGRÉMENT

Le colonel (à une fillette de cinq ans née en voyage).—Ainsi, ma petite amie, tu es allée aux Indes?

La fillette.—Oh! je n'y suis allée que pour venir au monde; je m'en suis revenue tout de suite après.

BIZARRERIES DE LA LANGUE FRANÇAISE

—Il y a des mots, de sens absolument contraires, qui s'emploient cependant les uns pour les autres comme synonymes. Ainsi l'on dit indifféremment : Être *carré* — ou *ronde* en affaires ; — Et les mêmes circonstances font qu'on sollicite un congé pour cause de *santé* — ou de *maladie*. D'autres fois, ce sont des adjectifs qui semblent incompatibles avec les noms auxquels ils se rapportent : ne dit-on pas couramment qu'une question présente un *intérêt... capital* ? Ou qu'on en viendra à un *moyen... extrême* ? — Enfin, il est certain substantif qui s'emploie également bien dans deux acceptions tout à fait opposées : c'est le mot *hôte*, qui désigne tantôt celui qui reçoit, tantôt celui qui est reçu. Observons cependant que le féminin, *hôtesse*, n'est guère susceptible que de la première acception.

UNE HISTOIRE VÉRÉDIQUE

Une dizaine d'amis étaient réunis dans une buvette de la rue St-Paul et causaient après souper. Ce n'étaient naturellement que des choses toutes bien vues, bien constatées, quoiqu'incroyables. Seul un petit vieillard de cinq pieds trois pouces, assis tout seul dans son coin, n'avait encore rien dit.

—Eh ! bien ! s'écria-t-il soudainement, je crois à tout cela, parce que moi aussi j'ai vu une affaire extraordinaire que vous aurez de la misère à expliquer. J'avais une chienne qui nourrissait trois petits chiens et une poule qui élevait un poulet. Cette poule et cette chienne étaient devenues comme qui dirait les deux doigts de la main ; si ce n'est que des chiens ça n'a pas de main ; mais un jour la poule mourut et Diane pleura longtemps sur le cadavre de son amie. Puis, prenant une grande résolution, elle courut au pauvre petit poulet devenu orphelin, se mit à le lécher et finit par lui apprendre à se mettre à la même table que les petits chiens. Rien de plus drôle que de la voir allaiter ce poulet qui disputait sa place aux autres comme un petit bull dog. Il continua ainsi pendant deux mois, et j'eus plus de misère à le sevrer qu'à sevrer les vrais petits chiens. Mais le croiriez-vous ? quand il fut à l'âge

PLUS DE MÉDICATION POUR RIRE



Le médecin, (à une patiente du grand monde). — C'est toujours la même indisposition, madame.
La patiente. — Oh non, docteur ; cette fois, je souffre réellement.
Le docteur. — Hum !... Dans ce cas, je vais être obligé de changer tout le traitement.

FAUX PRÉTENTES



Le marchand. — C'est quatre dollars pour ces chaussures.
Sambo. — Mais, voyez donc votre affiche : \$2.00 !
Le marchand. — C'est cela : \$2.00 par bottine.

de chanter, car c'était un coq, le petit crapaud se mit à aboyer comme ses petits frères."

Les autres conteurs se regardèrent en silence, prirent leurs chapeaux et passèrent la porte d'un air abattu. Mais nous croyons que les lecteurs du SAMEDI apprécieront l'importance de cette information.

UN VRAI PUNCH

L'amiral Russel invita un jour les officiers et les équipages de toute sa flotte à boire un bol de punch de sa façon. Il avait fait construire, pour cet effet, un bassin de marbre, au milieu d'un superbe jardin ; on y versa, par ses ordres, 600 bouteilles d'eau-de-vie, 600 bouteilles de rhum, 1200 bouteilles de vin de Malaga, 4 tonneaux d'eau bouillante, le jus de 2,600 citrons, 600 livres du meilleur sucre de Lisbonne et 200 noix de muscade râpées. Un jeune mousse, qui représentait Hébé, voguait autour du bassin dans un petit bateau d'acajou, et versait à boire à plus de 6,000 buveurs assis sur des bancs qu'on avait rangés en amphithéâtre tout autour du bassin.

RÉSUMÉ DE RECHERCHES SCIENTIFIQUES NON ILLUSTRÉ

7ME COMPOSITION PAR UN ENFANT DE CHIEUR

L'EAU

L'eau est un breuvage liquide d'origine antique, et breveté S. G. D. G. dans tous les pays. L'eau se découvre en quantités désirables au bord des mers, des rivières et des lacs ; plus un fleuve est profond plus il y a d'eau. Dans les grandes sécheresses, les petits cours d'eau sont courts d'eau.

Presque toutes les îles sont entourées d'eau ; les presqu'îles se sont réservées une langue de terre sèche.

Il y a plusieurs sortes d'eaux ; ainsi il y a l'eau pure, l'eau de pluie, l'eau de Cologne, l'eau de vaisselle, l'eau de source, l'eau sale ou salée, l'eau de St-Léon, l'eau forte, l'eau-de-vie, l'eau froide, l'eau de Vichy, et je crois, deux autres. L'eau-de-vie se boit le soir, et l'eau de Vichy le lendemain matin. Pour certains individus l'usage de l'eau-de-vie est mortel.

L'eau forte est produite par les pouvoirs d'eau. Quand l'eau gèle ça fait de l'eau dure. Depuis quelques années presque toute la navigation se fait par eau.

Les grands canaux n'auraient pu être construits sans eau. Il n'y a pas encore d'eau dans le canal du Panama, ce qui n'empêche que grand

nombre d'actionnaires ont le bec à l'eau. L'eau étant une matière brute, ne paie pas de droits.

Les plus beaux diamants sont de la plus belle eau.

L'eau la plus portée est celle de l'aqueduc. L'eau potable se met dans les pots.

Généralement parlant, l'eau se vend à un prix raisonnable, mais quand il y a un feu elle est à la hausse. Ça doit prendre une grande quantité de sel pour faire l'eau salée ; aussi une grande partie de la morue qui y est pêchée sort-elle toute salée.

C'est dans les flux des grands-mers qu'il y a le plus d'eau ; il y en a cependant beaucoup plus quand il pleut ; quand le vent se mêle à la pluie, l'eau rage.

L'eau a deux grands ennemis : le whisky et le feu ; il vient à bout du premier quelquefois, à Rimouski et dans la Beauco ; le deuxième il l'anéantit toujours.

L'eau déteste souverainement le feu, car celui-ci le fait bouillir de colère et lui cause des vapeurs.

Les moulins à vent ne marchent pas par l'eau. Dans un puits l'eau a peu de courant. L'eau frappée, étant jeune, garde toujours à la suite un caractère glacé.

Ils ont beaucoup de châteaux en Espagne, mais ils n'ont pas comme nous à Québec, un château d'eau. Un verre d'eau qui a besoin d'être filtrée n'est pas de l'eau de source au contraire c'est de source incertaine.

L'eau la plus rare c'est l'eau bénite ; impossible de s'en procurer au meilleur restaurant.

L'eau la plus désagréable est celle qui dégoutte d'un parapluie dans le collet du mari qui ramène sa chère moitié après une soirée au milieu d'une pluie battante.

Les journaux du temps de défunt Noé, rapportent qu'à cette époque il s'est gaspillé beaucoup d'eau.

Aux Etats Unis, c'est l'eau qui produit les inondations.

Malgré que l'eau soit tenue en haute estime, elle a ses chûtes, et chose singulière, plus la chute est profonde, plus elle est admirée.

La teinte de l'eau est blanchâtre à peu près partout ; les exceptions notables sont : l'eau de la Mer Rouge, de la Mer Noire, et du Lac Vert au Club des Laurentides.

Les naturels de la Floride préféraient l'eau-de-feu comme breuvage, à l'eau de Floride.

Les plus grands amateurs d'eau sont les hydropiques ; ils en ont toujours une provision sur eux, non pas qu'ils tiennent cependant à faire concurrence aux porteurs d'eau. Des gens qui aiment moins l'eau sont les maris que les femmes tiennent sans cesse dans l'eau chaude.

L'eau forme parfois des cataractes ; il ne faut pas les regarder à l'œil nu ; c'est très dangereux pour la vue.

Tout ce que je vous dis là, c'est la vérité pure comme l'eau de roche.

ATSANNEN.

Québec, Janvier 1893.

FIGURE A TROUVER



Trouve, dans cette gravure, non seulement l'homme de police, mais sa botte, la cuisinière et la poubelle de la cuisinière.

LANGAGE IMAGÉ



I

Alfred, l'aide-pharmacien, auquel les parents interdisent l'accès du second étage, n'avait que la mince consolation de concubiner avec mademoiselle Alice par le tube acoustique.



II

Mais, un jour qu'il fut surpris en flagrant délit par le papa, celui-ci se substitua au jeune amoureux dans l'espoir de saisir quelque secret.



III

Au moment même où la maman, de son côté, découvrait le mariage de sa fille.



IV

Aussi, quand le papa reçut en pleine figure le pot d'eau bouillante, il ne mit pas de temps à comprendre toute l'ardeur des sentiments d'Alice pour son commis.

OISEAU FRILEUX

Mon cœur est un oiseau frileux, ma châtelaine,
— Il languit d'un amour noble et pur à l'écart—
Cache-le dans les plis de ta robe de laine,
Réchauffe mon cœur d'un regard.

Mon cœur est un oiseau frileux, ma douce amie,
Hélas ! l'hiver est dur ; pour le pauvre je crains
Laisse se réveiller ta belle âme endormie,
Réchauffe mon cœur dans tes mains.

Mon cœur est un oiseau frileux, chère petite,
Son aile, j'en suis sûr, va bientôt se briser,
Mais si tu veux encor sentir comme il palpite,
Réchauffe mon cœur d'un baiser.

Mon cœur est un oiseau frileux, ma bien aimée,
Ne lui refuse pas ton suprême soutien,
Et pour qu'il ait sa vie exquisément charmée,
Réchauffe mon cœur sur le tien.

MARIE CAUSSE.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

Boireau est depuis quelques jours au régime.
Le docteur lui a recommandé de boire plus de
vin que de bière.

—C'est embêtant ! disait-il l'autre jour ; j'ai
déjà avalé deux litres de bière. Me voilà obligé
de m'ingurgiter trois litres de vin !

Les hommes n'ont qu'à se bien tenir.

Dans une réunion féminine, pour les revendications du sexe faible, tenue à Londres une femme a déclaré, que le temps des discours platoniques était fini et qu'il fallait passer aux actes "La dynamite, a-t-elle ajouté, est à notre disposition."
Nous voilà dans de jolis draps !

Dans un bureau de journal :

—Monsieur, je vous apporte quelques vers.
—Comme ça tombe ! Moi qui ai précisément une partie de pêche dimanche !

Sagesse des nations :

—La philosophie enseigne à supporter avec calme le malheur de ses amis.

Après la cérémonie du mariage, un maire félicite les jeunes époux qui se lèvent pour partir.

Le marié tend la main avec un sourire aimable au maire et distrait lui dit :

—Au revoir, monsieur !

La jeune femme n'a pas été conte.

Mme Guibollard à son époux :

—Tu crois que cette dame et ce monsieur sont mariés ?

—J'en suis certain.

—C'est drôle, ils ne se ressemblent pas !

Deux membres de la société protectrice des animaux, une dame et un monsieur, causent.

—Jugez de ma douleur, commence le monsieur. Nous allions à Ceylan, mon épagneul et moi. Or, à peine étions-neus au large, que mon chien ressentit les tortures du mal de mer. Sels, citron, pastilles de menthe, hélas ! oui, hélas ! rien n'y fit.

—Alors ! interroge la dame avec une grande émotion.

Et monsieur termine : Alors... je lui tordis le cou !

MALADIE QUI NE S'ATTRAPE PAS



I

Le gamin.—C'est vous qui achetez les chiens malades ?

Les vendeurs.—Oui, mon petit.

Le gamin.—Donnez-moi dix centimes seulement, et vous pourrez prendre le chien.



II

Le gamin.—En vous remerciant. Prenez le. Je crois que c'est aux dents qu'il a mal.

Tableau parisien : Une rue déserte, un ivrogne dans un ruisseau.

Deux heures sonnent à l'horloge voisine.

Le pochard est ramassé par deux agents.

—Vous venez bien tard, aujourd'hui messieurs, dit-il.

Mlle Lili reste en délicatesse avec l'alphabet.

—Comment ! tu ne sais pas encore lire ? lui dit sa marraine.

—Oh ! si ; je lis les images.

L'influence de M. Emile Zola sur le reportage moderne.

Un journal parisien, parlant du crime de la rue Botzaris, dit :

"L'enquête n'aura réellement fait un pas que lorsque la police aura rassemblé tous les documents épars."

"Documents épars" s'applique aux débris du corps de la victime, et cela est tout à fait délicieux.

Document pour servir à l'histoire des cochers de fiacre :

A Berlin, on vient de découvrir parmi les cochers : sept anciens officiers, trois ex-pasteurs et seize nobles.

Il est vrai qu'à Londres, il y a parmi les cabmen : un marquis, un lord, un baron et un ex-membre du parlement.

Chez l'épicier :

—Je voudrais bien avoir un quart de thé.

—Du noir ou du vert ?

—Ça ne fait rien, maman est aveugle.

Ce que certains hommes ne doivent pas dire :

Un hussier à un monsieur qu'il vient de saisir : "Au plaisir de vous revoir, cher monsieur !"

Un ordonnateur de pompes funèbres à la famille du mort : "Enchanté, mesdames et messieurs, d'avoir fait votre connaissance."

Un homme qui serre la main d'un ami dont il vient d'enterrer la femme : "A votre service, mon cher !"

Un jeune homme à une vieille fille qui lui reproche ses fredaines : "Certainement madame, quand j'aurai votre âge."

L'agent Calino, chargé de l'affaire de la femme coupée en morceaux aux Buttes-Chaumont, vient trouver le chef de la sûreté :

—J'ai découvert l'auteur de l'assassinat.

—Le coupable ?

—Oui. C'est elle-même.

—Comment ? bondit M. Goron.

—Sans doute, puisqu'elle est coupée en morceaux, c'est qu'elle était coupable !!!

CHAQUE JOUR AMÈNE SON BAIN

Une affaire de meurtre se juge en cour d'assises.

Le président au témoin :

—Quelle est la distance de votre domicile au marchand de vins dans l'établissement duquel s'est commis le crime ?

Le témoin hésite. Le président, paternel :

—Voyons, dans combien de temps faites-vous le chemin ?

—Pardon, monsieur le président, est-ce pour y aller ou pour en revenir ?

Entre domestiques.

—Alors, tu vas quitter tes bourgeois ?

—Il le faut bien, ils sont d'une exigence ! Croirais-tu que monsieur veut qu'on lui cire ses bottes tous les jours, même quand il n'a pas plu la veille !

Les bonnes gaffes :

Après son déjeuner au restaurant, un monsieur dit au patron :

—Délicieux, votre civet de lièvre ! Comment le préparez-vous ?

—C'est bien simple, monsieur ; quand votre lapin est écorché...

Z..., quoique bon enfant, est d'une violence à tout casser.

On parlait devant lui d'un monsieur qui, en jouant avec un revolver, avait blessé un de ses amis.

—Si quelqu'un s'écria-t-il, plaisantait devant moi avec un revolver, je le tuerais net.

—Oh !

—Dame ! pour éviter un accident !

L'esprit d'autrefois :

Le romancier Elie Berthet était un passionné de la pêche à la ligne.

Un jour, c'était en 1848, qu'il croyait avoir découvert un poste favorable pour taquiner le goujon, arrive un autre pêcheur qui lui dit sans préambule :

—Je parie, monsieur, que vous êtes républicain...

—Oui ; mais à quoi le reconnaissez vous ?

—Je le vois, parce que vous avez pris ma place.

Elie Berthet se mit à rire et se recula devant le nouveau venu, qui était Cormenin.

Dans un ministère :

—Eh bien ! monsieur, dit un étranger à un jeune bureaucrate qui fume une cigarette les pieds sur son bureau, vous devez avoir joliment à travailler dans ce moment ?

—Ne m'en parlez pas, répond l'employé, c'est à n'y pas tenir. Nous "veillons" tous les jours jusqu'à six heures !

Jean Hiroux devant la justice de son pays.

Le président.—On vous a surpris, à dix heures du soir, sur le boulevard, introduisant votre main dans la redingote d'un passant.

L'accusé.—Je vais vous dire, mon magistrat. Je voulais spéculer sur le trois pour cent. Alors, la grande étant fermée, j'ai pensé à la petite Bourse. Et, comme on ne sait plus, au juste, où elle se tient, j'ai regardé si, par hasard, elle ne serait pas dans la poche de monsieur.

UN TOUR DE CHIEN



Le maître de Carlo.—Vous allez voir ce qu'il est intelligent ! (à Carlo.) Ho ! Allez ! Sautez donc !

—Bigre ! Pas là !



Le tramp.—Si je ne me fourre pas dans ce tonneau, Smith va s'apercevoir que j'ai volé son oie.

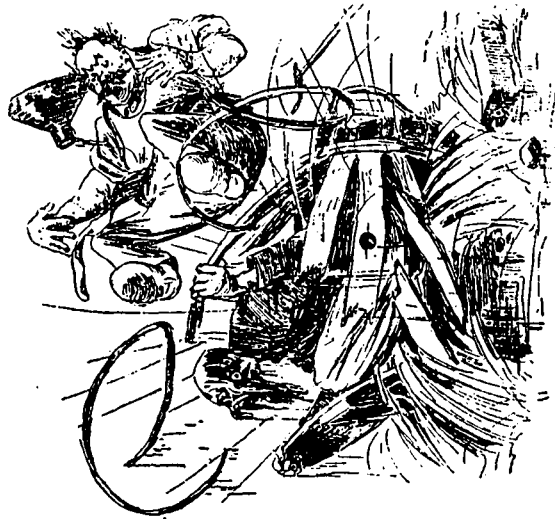


Smith.—Je vais le guérir, cet animal là.



III

—Attrape, mon vieux ; il y a longtemps que tu n'as pas pris un bain.



IV

Murder !

MANUEL DU BON MALOTRU OU MALOTRUADES

Un jeune auteur vous offre son premier livre. " Vous savez, moi, je ne lis que les noms connus, ceux qui valent quelque chose. Les nouveaux, je fais de leur papier l'usage que vous devinez... Ne prenez pas pour vous ce que je dis là, au moins."

**

Vous dînez chez des nouveaux mariés. Au dessert, vous portez un toast à la jeune femme : " Je vous souhaite beaucoup de douceur et de constance de la part de votre mari, madame ; je l'ai connu garçon, il changeait d'amour tous les huit jours !"

**

Vous dînez en ville et vous répandez le contenu de votre verre sur la robe de faille vieux rose de votre voisine... " Sapristi ! vous écriez-vous, pour le seul vin passable qu'il y ait dans la maison, il faut que je le gâche !"

**

Vous êtes au théâtre avec trois dames, vous sortez pendant l'entracte, puis rentrez en vous écriant : " Quelle cha-

leur ! heureusement que je viens de prendre une excellente glace."

**

Vous marchez sur les pieds d'un monsieur... " Ah ! ripostez-vous à son aie ! de douleur, je ne sais comment j'ai fait mon compte, vos boîtes à violon sont pourtant assez visibles !"

**

Une vieille tante vient vous voir ; vous finissez de déjeuner... " Prenez donc ce restant de café... Là, sans cérémonie ! On le jettera n'importe comment !"

**

Vous rencontrez une mère avec sa fille, pâle enfant étiolée... " Elle est bien chétive ! N'avez-vous pas de poitrinaires dans la famille ?"

**

Vous vous trouvez avec une dame mûre à pré-tentions... " Ah ! chère madame, je suis aise de vous voir ! Quand je pense que vous avez été ma première passion de collégien ! Ah ! il y a de cela une bonne vingtaine d'années !"

PINCÉE DE CONSEILS

POUR DÉTRUIRE LES COQUERELLES, LES PUNAISES ETC.

Le plus efficace des insecticides connus est celui composé d'alun et d'eau chaude. Mettez de l'alun dans de l'eau chaude, et faites bouillir jusqu'à ce que l'alun soit fondu. Imbibez de cette solution les fentes du plancher et des couchettes, armoires, boiserie etc. Vous détruirez tous les insectes quels qu'ils soient.

EST MODUS IN REBUS



Madame Highlife. — Comment peux-tu faire sans servante ?
Madame du Hauton. — Je m'arrange bien ; je fais tout l'ouvrage qu'elle faisait.
Madame Highlife. — Mais tu vas te faire mourir ?
Madame du Hauton. — Oh ! non ; vois-tu, je ne travaille pas plus fort qu'elle.

L'HABIT NEUF

I

Un jour (j'avais douze ans) mon père dit à ma mère en me désignant du doigt :

— Ce garçon-là ne nous fera pas honneur ! il est paresseux, indiscipliné, sale comme un peigne ! Il brise tout. De plus, avec sa manie de grimper aux arbres et de se livrer à des culbutes désordonnées en quelque endroit qu'il se trouve, il use en peu de temps les vêtements les plus solides.

Le mois dernier, continua mon père mélancoliquement, je profitai de mon passage à Paris pour acheter à ce garnement un vêtement complet. J'ajoutai au costume un chapeau melon gris-clair et une cravate de soie bleue. Dès sa première sortie, le polisson a tout déchiré.

Nos moyens, ma chère amie, ne nous permettent pas d'acheter à notre fils un costume complet tous les huit jours.

— Que faire ? dit ma mère, prêt à pleurer.

Mon père, attendri par les larmes de sa femme, réfléchit un instant. Puis il sortit brusquement et revint bientôt, portant sur le bras un manteau ployé qui recouvrit immédiatement la table comme un immense tapis. Son ampleur était telle que les deux pointes opposées du triple collet touchaient presque le plancher.

Vieux serviteur que ce manteau ! et qui datait du temps où les chemins vicineux n'existant pas, les propriétaires campagnards faisaient toutes leurs courses à cheval.

Ce manteau, d'un bleu intense, brillait comme le plumage du martin-pêcheur. Presque neuf, on devinait, à le voir, les longs services qu'il aurait rendus à un cavalier infatigable si la la construction des routes carrossables n'avait amené sa rélegation au fond d'une armoire.

Mon père, solonnel, passa la main sur l'étoffe étincelante. Il la fronça. Il la tendit brusquement en écartant les deux bras, et elle rendit alors un son strident.

— Ce manteau, dit-il enfin à ma mère, je l'ai porté autrefois. Il est fait d'un ne ces draps de l'ancien temps que trois générations ne parvenaient pas à user. Dans ce manteau indestructible, je taillerai un vêtement pour le galopin. Il pourra essayer ses forces sur cette étoffe ; et, constatant l'inutilité de ses attaques, il redira la fable du serpent et de la lime, fable que, du reste il n'a jamais sue.

Ce qui fut dit fut fait. Le tailleur du village fut immédiatement convoqué.

A la vue du manteau, il demeura émerveillé :

— Solide tissu ! dit-il... cependant...

— Cependant quoi ? s'écria mon père. Auriez-vous l'aplomb de soutenir que, dans votre existence de tailleur, vous avez rencontré le pareil ?

— Non... non... c'est du drap comme on n'en voit guère.

— Comme on n'en voit pas ! Regardez-le donc de plus près. Retournez-le. Palpez-le. Piquez-le. Vous ne réussirez pas à le percer. Or, voilà ce que vous allez faire : vous découperez un coin de ce riche manteau, et de ce coin, vous ferez un habit pour le gamin.

— Un habit pour s'habiller ?

— Supposeriez-vous qu'on puisse lever dans ce manteau autre chose qu'un vêtement de gala ?

— Non ! non ! et je vois bien le parti qu'on peut tirer de cet incomparable manteau bleu. Nous le transformons en une jaquette anglaise ! quelque chose de cosu, de collant, d'inusable ?

— A la bonne heure ! s'écria mon père.

II

Quelques jours après le tailleur envoya l'habit à la

maison. Je l'endossai vers huit heures du matin

C'était, ma foi, un singulier vêtement ! Abominablement étriqué, il était d'une longueur démesurée. A peine l'eus-je mis, que mes bras se trouvèrent dans l'impossibilité d'exécuter certains mouvements peu compliqués. Je ne pouvais ni les croiser, ni les rapprocher du corps, ni mettre mes mains dans les poches. Je devais les tenir écartés. Momie vivante, je me sentais comprimé de tous les côtés. Particularité bizarre, lorsque l'habit était boutonné, il m'empêchait de respirer, et, par une contradiction inexplicable, lorsqu'il était déboutonné, il flottait comme un burnous, et ses basques, développées en bannières s'agitaient d'une façon ridicule.

Ces divers phénomènes qui auraient abruti un homme fait, me plongèrent dans une profonde consternation.

Pour achever de m'hébéter, mon père me planta sur ma tête le large et plat chapeau melon, dernier débris du vêtement complet acheté à Paris.

Ainsi accoutré, j'éclatais de tous les côtés. Ma grosse tête ronde émergeait du col bleu, rouge et ahurie.

Ma mère m'examinait avec commisération. Mon père jubilait de plus en plus.

Un vieil ami de la famille qui était venue passer une quinzaine avec nous, me regarda curieusement lorsqu'il me vit descendre, tout habillé,

EXCUSE CONVAINCANTE



Elle. — Impossible, monsieur Télémaque ; je ne puis jouer le soir. Je ne puis pas distinguer mes doigts des notes noires.

— C'est moi qui ai trouvé cela ! s'écria mon

père, prenant l'otonnement de son hôte pour de l'admiration. Jaquette anglaise, mon bon ! taillée dans mon ancien manteau de cheval. Comment trouves-tu le gamin ?

— Il ressemble à un tuyau de poêle en état de vagabondage, répondit facétieusement l'ami.

Mon père fronça le sourcil. Puis souriant :

— Mais c'est la mode anglaise ! du collant ! Cet habit sera inusable. Admettons l'hypothèse contraire, nous avons de l'étoffe en réserve ! de quoi fabriquer deux, trois, quatre habillements semblables. N'est-ce pas merveilleux ?

Alors, un grand nombre de pensées tristes m'envahirent. Enfant naïf, je comptais passer ma vie entière auprès de mes parents. Et, à l'idée que le manteau bleu, découpé à différentes époques devait me servir de vêtement sous diverses formes jusqu'au seuil de la vieillesse, je me repandis en silencieuses lamentations.

A la messe je servis de prétexte à des manifestations variées. Certains galopins, de naissance infime, et dont quelques uns se carraient dans la redingote de leur grand-père, eurent le front de se moquer de moi. Déjà, du reste, mon chapeau melon avait été à diverses reprises le point de mire de leurs sarcasmes.

Ces êtres sauvages le qualifiaient de nid de merles.

Ce jour-là, pendant la messe, ils chuchotaient :

— Regardez donc, le fils du château, comme il fait le fier avec son nid de merles !

— Et sa houppelande !

Je serrais les poings de rage.

— Comme il est faraud ! continuait un loustic. Quelle binette ! ces fils de riches, on ne plaint pas l'étoffe pour eux !

J'étouffais de honte. Et lorsque nous rentrâmes à la maison, je me précipitai vers ma chambre pour me débarrasser du détestable habit. Mais mon père m'attrappa au passage.

— Où cours-tu, mon garçon ?

— Je vais me déshabiller, papa.

Mon père hocha la tête et se caressa la barbe.

— Tu vois, dit-il en se tournant vers son vieil ami. Tu vois quel effet bienfaisant produit sur ce galopin, le port d'un vêtement élégant. Il devint soigneux. Il ne veut pas user son habit ! Il acquiert de l'ordre, de la tenue, des sentiments de dignité qu'il ignorait.

Bravo, ceci mérite une récompense. Non, mon garçon, je ne veux pas te priver du plaisir de porter ton bel habit neuf. Je te permets de le garder. Tu dîneras avec !

— Mais papa.....

— Garde-le, te dis-je, mon enfant, garde-le.

On se mit à table. Réduit à l'immobilité, je me tins raide comme un pieu. Auparavant, polis-son incorrigible, j'allongeais de temps en temps les

SPÉCIALITÉ



Facetus. — Avec vos noms baroques ! Vous autres médecins vous devez être forts dans les langues mortes ?
Medicus. — Les langues mortes ! Nous laissons cela aux entrepreneurs de pompes funèbres.

mains vers les plats laissés à ma portée ; je mettais les coudes sur la table. Comment aurai-je pu à présent me livrer à ces exercices, lorsque les trois-quarts du temps, si j'essayais de porter un morceau à la bouche, ma fourchette déviée de sa course normale par les entournares de l'habit bleu, se dirigeait invariablement vers mon oreille droite ?

Cependant, mon père admirant ma sagesse, s'écriait de temps à autre :

—Il se perfectionne ! Tiens mon garçon, je vais te servir. Mange ce bout de boudin, bois ce verre de vin, croque cette saucisse. Régale-toi, que diable, ce n'est pas tous les jours de fête !

Mon supplice eut une fin. Rentré dans ma chambre, je me débarrassai de l'habit et je le piétinais avec rage.

—Tout le monde se fiche de moi ! dis je en pleurant à ma mère... Assez... Assez !

—Pauvre enfant, murmura ma mère, peut être porteras-tu plus tard des habits plus lourds que celui-là...

Et, divisant mes cheveux avec ses doigts, elle m'embrassa sur le front.

CHASERAY.

(La Revue Algérienne.)

MESSAGER VOLONTAIRE

Lucien (sept ans). — Le docteur est-il chez lui ?
La servante. — Non, mon bonhomme.

Lucien. — Quand il sera revenu, dites-lui qu'il vienne chez nous reprendra le bébé qu'il a laissé ce matin ; maman est trop malade pour en prendre soin et personne de nous autres n'en avons besoin.

MALHEUR DE NAISSANCE

Le tramp. — Pouvez-vous me donner quelque chose, madame ; je n'ai pas d'ouvrage.

La dame (donnant trente sous) — Tenez, c'est tout ce que j'ai. Depuis quand êtes-vous sans ouvrage ?

Le tramp. — Depuis trente-cinq ans, madame. Avez-vous jamais vu un guignon pareil ?

APPLICATION NOUVELLE

Boissec. — La phrase " Les bons meurent jeunes " ne s'applique pas aux hommes.

Petitefute. — Tiens je croyais le contraire !

Boissec. — Non, elle se rapporte aux bonnes résolutions du jour de l'an.

ATTENDANT LE MOMENT DE LA RÉSURRECTION GÉNÉRALE

Un pochard qui s'est écarté dans un cimetière, fait un faux pas, et s'étend entre deux tombes. Tous ses efforts pour se relever sont inutiles. Alors il se croise les bras et dit d'une voix calme :

—Eh ! bien, j'vais attendre que les chautres she rhelèvent phour l'jhugement dhernier.

CUISINE FRANÇAISE



Le client farceur. — Garçon, apportez-moi un sphinx.
Le garçon, qui n'a jamais entendu parler de sphinx. — Il ne nous en reste qu'un, monsieur, et je vous dirai bien franchement qu'il n'est pas frais.

LOISEAU SÉDUCTEUR



L'élégant Tournesol. — Je ne sais vraiment pas quel costume prendre pour ce bal costumé.
Mlle Piqueauif. — Mais, comme vous êtes. Vous serez en moineau.

ENTRE PARTERNELS

Monsieur A. — Est-ce que votre fils se permet des mensonges quelques fois ?

Monsieur B. — Cette histoire ! Il n'est pas tout à fait imbécile.

LE TEMPS FUT RAPIDEMENT

Le client. — Vous dites que ce vase a trois mille ans ; je vous ai déjà entendu dire qu'il n'en avait que deux mille !

Le marchand. — Hum ! il doit y avoir bien des années de cela ?

DANS UN PROCÈS POUR DIVORCE

L'Avocat du défendeur. — Votre Honneur, je vous demanderai de bien vouloir suspendre les délibérations quelques instants. Mon client reçoit la nouvelle qu'une de ses tantes vient de mourir lui laissant cinq cent mille piastres. Je voudrais une consultation avec lui.

L'Avocat de la demanderesse. — La dame que j'ai l'honneur de représenter, m'informe qu'elle retire sa plainte contre le défendeur. En conséquence, Votre Honneur voudra bien débouter cette cause.

QUEEN'S THEATRE



" Dartmoor " est une jolie histoire, bien dite et possédant de belles scènes. Il est rare de nos jours de pouvoir jouir d'un mélodrame vraiment intéressant. Ici il est tragique, ici il est trop burlesque, et toujours il y a quelque chose qui déplaît. Dans " Dartmoor, " c'est tout une autre chose, et tout est si bien compilé et arrangé de façon à plaire, que l'auteur en a fait un vrai chef-d'œuvre. A ceux qui aiment le vrai drame où quelques scènes comiques viennent égayer les scènes trop tristes, nous leur recommandons " Dartmoor ". Quant aux acteurs, le nom seul de J. H. Gilmour, est suffisant pour recommander une troupe. Dans le rôle Dick Venables, il est superbe. C'est un rôle qui demande de grands talents et de grandes aptitudes, et il le remplit à perfection. Gilmour est magnifiquement supporté par mademoiselle Gérard dans le rôle de madame Lisle. Melle Gérard est bien connue ici, ayant déjà prêté son concours dans plusieurs opéras comiques, entre autres les Gondoliers, où elle tenait le rôle de Casilda. Elle vint plus tard avec la troupe de Duff et elle a joué dans " The Queen's Mate ".

On pourrait en dire long, s'il fallait faire l'éloge de tous les acteurs de " Dartmoor ". Qu'il suffise de dire qu'ils sont tous des artistes, et qu'ils feront fureur au Queen's. Voir l'annonce.

UN HOMME COURAGEUX

M. Hautegomme (lisant le journal). — " Un dentiste de New-York, s'est extrait lui-même huit grosses dents. " Quel courage !

Madame Hautegomme. — Qui sait ? Il a peut-être pris le gaz.

BIEN SUPPORTÉ

Louis. — Crois-tu qu'Eugène a derrière lui un capital suffisant ?

Alfred. — Il l'avait hier matin quand je l'ai rencontré ; il avait le dos appuyé sur le Banque de Montréal.

UN VRAI MARCHÉ

L'éleveur de poulets. — Si je te donne un ou deux poulets, me promets-tu de ne plus me voler ?

La tramp. — Je vous le promets et je vais dire à tous mes amis de venir faire le même contrat avec vous.

LES IMPOSSIBILITÉS

Le père. — Vous voulez épouser ma fille ? Je ne puis vous donner de réponse avant qu'elle n'ait atteint l'âge de discrétion.

Le prétendant. — Qui voudrait marier une femme de soixante ans ?

THÉÂTRE ROYAL

" DARK SECRET "



Le Théâtre Royal offre à ses habitués des variétés comme bilan de la semaine. Dans le " Dark Secret " on trouve des scènes de sport, de drame, mélodrame, comédie, etc. Il y a de la boxe, de l'escrime.

L'attrait principal de la représentation est le fameux Walter Ross.

La troupe se compose de spécialistes en tout genre. C'est un autre succès pour le Royal.

La mise en scène est extraordinaire et la représentation a été vivement applaudie.

Chaque représentation à eu salle comble, et les retardataires n'ont qu'à se hâter, car les deux dernières auront lieu samedi après midi et soir.

La semaine prochaine : La fameuse Princesse Indienne.

CONFUSION MALHEUREUSE



Bouleau. — Tu me parais perplexe.

Rouleau. — Il y a de quoi. J'ai écrit à deux grands personnages pour avoir leur autographe. Ils me les ont envoyés, mais sans l'accompagner d'un mot ; en sorte que je ne puis pas savoir auquel d'eux chacun de ces autographes appartient.

LA DAME AUX YEUX VERTS.

Quatre heures sonnaient au clocher de Saint-Jacques, et, en cette pluvieuse matinée de septembre, une brise du sud-ouest fortement soufflait. La mer, toute grise s'étendait houleuse, se confondant avec le ciel à l'horizon que la nuit rapprochait. De gros nuages noirs couraient, éclipsant les étoiles, tandis qu'entre les deux jetées géantes les flot montait, emplissant les bassins, où toute une flottille de barques de pêche, prêtes pour le départ, gémissaient sur leurs amarres. Au loin, à gauche, au sommet d'un promontoire, le phare d'Arges plongeait sur le large, ses feux tournants et, plus près, sur la jetée de Dieppe, la lanterne fixe indiquait l'entrée de la passe aux navires qui arrivaient.

Sur le port, c'était un va-et-vient de matelots empressés. Les barques une à une, viraient de bord et partaient hélées par des femmes et des enfants, luttant péniblement contre le flot montant jusqu'au moment, où libres, au-delà de la passe, elles déployaient leurs voiles, et s'élançaient poussées par le vent.

C'était la saison de la pêche au hareng, et ce matin-là une seule barque était restée bien longtemps après le départ des autres ; et, autour d'elle, quatre hommes s'impatientaient.

L'un, était un vieillard d'environ soixante ans, des cheveux blancs coupés ras entouraient son visage hâlé, que deux yeux bleus très bons éclairaient. Ses deux compagnons étaient de jeunes hommes à la robuste musculature, à la figure brunie par les intempéries. Un petit mousse était avec eux, enfant d'une douzaine d'années, mais déjà aguerri aux durs travaux de mer ; et qui, en ce moment empilait à bord les paniers pour la pêche.

Tous étaient vêtus de vestes goudronnées et portaient sur la tête de ces casquettes à deux visières que les marins nomment sarrois. Leurs jambes disparaissent dans des bottes imperméables, dont les semelles épaisses et le cuir graissé disaient l'humidité.

« Ce diable de Hans tarde bien à venir. Tout le monde est parti, et nous sommes encore là comme des imbéciles, gronda le vieillard, en mâchonnant entre ses gencives le tuyau noirci de la courte pipe qu'il fumait. Ce gredin là est fichu de nous faire manquer notre pêche d'aujourd'hui.

— Partons sans lui, père Mathias, proposa l'un des deux matelots.

— Ah bien oui, tu nous en contes là une belle,

L'ART DE SAVOIR VISITER LES MUSÉES



— Moi, dit Robert Belairin, je pourrais passer ma vie dans les musées. Il y a toujours quelque chose d'intéressant à y voir.

Bruno ; partir sans Hans, comment est-ce que nous ferions pour dérapier ?

— Nous ferons comme nous pourrons, Clovis, mais, tu le vois bien, il faut partir sans tarder, la mé bat son plein à c't'heure.

Le père Mathias proposa d'envoyer Bruno chercher le retardataire, car ce paresseux-là était capable d'avoir fait la noce la veille et d'avoir oublié l'heure du rendez-vous.

Lorsque Bruno entra dans la chambre qu'habitait au Pollet, le petit-fils du père Mathias, il trouva le camarade couché et dormant à poings fermés.

« Hans ! Hans ! cria-t-il, en le secouant rudement, allons ! allons ! paresseux, lève-toi.

— Plait-il ? répondit celui-ci, en frottant ses yeux alourdis de sommeil !

— On t'attend depuis plus d'une heure pour appareiller. Tous les autres sont partis.

— Bon voyage ! grommela Hans, en se tournant pour se rendormir.

— Allons, lève-toi, tu dormiras demain ! gronda Bruno en tirant son camarade pour le jeter en bas du lit. Viens, mon vieux ; ton grand-père se mange les sangs !

— Non ! je n'irai pas.

— Comment, non ? tu sais bien que nous ne pouvons pas prendre la mé sans toi !

— Eh bien, ne la prenez pas, je m'en fiche !

— Es-tu fou, Hans ?

Le pêcheur sous les secouées de son camarade s'était complètement éveillé, mais il ne songeait pas le moins du monde à se lever, répondant toujours par la négative aux abjurations répétées de son compagnon de bord.

Bruno ne savait comment s'y prendre, il devint suppliant :

« Voyons, mon vieux, sois raisonnable ; pense que tu vas nous faire perdre de l'argent plus que tu n'es gros !

— Je n'irai pas ! dit brusquement le petit-fils du père Mathias, en se dressant sur son séant, c'est inutile de me tourmenter davantage, va-t'en, laisse-moi dormir.

— Mais pourquoi ? pourquoi ? fit par deux fois Bruno d'une voix lamentable, dis-le moi, au moins ?

— Tu veux savoir pourquoi ? Bruno.

— Oui.

— Eh bien, je m'en vais te le dire. Je ne veux pas vous suivre aujourd'hui à la mé parce qu'hier au soir, j'ai vu, de mes yeux, la dame aux yeux verts !

— La dame aux yeux verts ! répéta Bruno effrayé.

— Oui, la dame aux yeux verts, comprends-tu maintenant ?

— Pas possible !

— C'est tellement possible que cela est !

La raison que donnait Hans parut péremptoire à Bruno, et il n'insista pas.

« Oh ! alors, dit-il, si c'est comme ça, tu as raison, mon garçon ; je m'en vais prévenir ton grand-père.

— Non, j'y vais moi-même, attends-moi. »

Le marin sauta à bas de son lit et vivement endossa le jersey bleu de laine qui lui moulait la poitrine ; il passa par-dessus son pantalon de forte toile goudronnée, ses longues bottes de mer et suivit son camarade sur le port.

« C'est bien heureux, vraiment ! grogna le père Mathias en apercevant son petit-fils, qui s'avancait avec les allures décidées d'un fort gaillard de vingt ans ! »

Mais, lorsque le vieillard eut appris la raison qu'invoquait Hans, pour ne pas prendre la mer ce jour-là, il devint tout songeur et une grande hésitation se traduisit sur son visage.

« Vraiment, petiot, interrogea-t-il, tu as vu la « dame aux yeux verts » ?

LES LOIS DE LA MODE



(Chez la modiste)

La cliente. — Mais, est-ce que celui-ci ne me remonte pas trop la taille ?

Chœur des modistes. — Oh ! madame, on porte la taille si haut cette année !

La cliente. — On dirait que c'est le manteau de ma petite sœur.

Chœur des modistes. — Oh ! madame, cette année on fait les manteaux pour qu'ils paraissent tous être ceux de ses petites sœurs ?

— Oui, grand père, comme je vous vois à c't'heure !

— Et où ça, l'as-tu vue ? petiot.

— Entre les deux jetées hier au soir en rentrant ; je n'ai rien dit pour ne pas vous effrayer, vous et les autres, mais je l'ai parfaitement reconnue, la coquine, avec ses yeux qui brillaient.

Les quatre hommes tinrent conseil sur le pont de la Louise-Marie, leur barque, pendant que Pierrot le petit mousse entassait les filets pour la pêche. Le père Mathias, très grave, interrogeait Hans, voulant savoir, jusqu'en ses moindres détails l'histoire de la mystérieuse apparition. Tous, dans la famille Mathias, avaient vu, au moins une fois dans leur vie la dame aux yeux verts ; et, si tous n'étaient pas morts à la mer, beaucoup d'entre eux avaient eu pour lindeuil les humides profondeurs de l'océan. C'était toujours en pleine mer que la fantastique dame s'était montrée ; et le vieillard s'étonnait que son petit-fils l'eût aperçue, comme il le prétendait, à l'entrée du port...

« Voyons, raconte-nous comment ça s'est passé demanda Mathias à Hans, et surtout n'oublie rien, car les moindres détails sont importants.

— Voilà ce que c'est, grand-père ; vous étiez tous à larguer la grand'voile, et moi je me tenais à la barre, l'œil fixé à l'avant pour éviter d'aborder un grand navire qui allait nous croiser dans l'étroit chenal. Vous vous en souvenez, il ventait frais et la mé était démontée ; les vagues suivaient les vagues et venaient se briser sur notre avant avec des embruns qui nous couvraient d'écume, c'est là qu'elle m'est apparue, couchée paresseusement sur la lame immense qui tour à tour s'élevait jusqu'au ciel, ou l'engloutissait dans les profondeurs des abîmes.

— Avait-elle l'air d'être en colère ? interrogea anxieusement le père Mathias.

— En colère ? pas du tout, elle souriait, et agitait ses bras avec de doux mouvements comme pour m'appeler à elle.

— Pare à virée ! ordonna le vieux marin d'une voix vibrante de gaieté. La dame verte souriait, donc, bon vent ! bonne pêche et heureux retour ! en avant les enfants ! qui m'aime me suive !

En un instant tout fut prêt à bord de la

CONTINENT PEU CHANCEUX



Patrick. — Qu'est-ce qu'ils t'ont fait à la gueule aujourd'hui ?

Jimmie. — Je viens de lire toutes ces affaires de Christophe Colomb ; c'est humiliant de voir un beau pays comme l'Amérique découvert par un sale italien.

Louise Marie. Les haleuses s'attelèrent pour remorquer la barque au-delà du chenal, et, lorsqu'elle passa au-dessous du calvaire placé à la pointe de la jetée, le jour naissait et un rayon de soleil filtrant à travers les nuages qu'il empourprait, éclairait en plein le visage du Christ, resplendissait en une apothéose de lumière.

Les cinq hommes se signèrent et la barque passa, gagnant le large.

« Vraiment elle souriait ? demanda Bruno à Hans, quand débarrassé des manœuvres du départ, ils se furent assis sur un paquet de cordages.

— Oui, elle souriait, je crois.

— Tu n'en es pas sûr ? s'écria l'autre effrayé.

— Dame j'aurais voulu t'y voir, toi. C'était la première fois que je voyais la dame aux yeux verts ; et je n'étais pas trop rassuré, j'ai pu voir trouble. »

Pour chasser les terreurs qui l'envahissaient, Bruno entonna une chanson, que tous répétèrent en chœur, et comme la route était sans danger, que la brise était régulière, la pêche commença magnifique.

Le banc de harengs s'étendait sur une longueur de trois lieues, avec une lieue de largeur, et son épaisseur était telle que la barque semblait soulevée par un fleuve d'argent qui passait. Bientôt, sur le pont de la Louise-Marie, des montagnes de poissons s'entassèrent à déborder, et l'équipage, joyeux de la triomphante journée, le soir arrivé, se prépara au retour...

Au loin, la ville de Dieppe, avec sa falaise de vieux château démantelé, apparaissait ; et plus bas les constructions neuves du Casino se détachaient en vigueur sur les sombres édifices de la

LUMIÈRE AGITÉE



Sambo. — Pour l'amour du ciel, tiens mieux la chandelle que cela. Tu m'arraches les yeux avec ton branlebas continuel.

Plutarque. — Joue donc. On voit bien que tu perds.

ville qui, derrière lui s'étendaient. Par-dessus la rangée de somptueux hôtels et de villes princières bâties le long de la plage, on voyait s'élever les clochers romains et gothiques des deux églises, Saint-Rémy et Saint Jacques, deux merveilles des temps écoulés ; et puis, des deux côtés de la ville, et séparés d'elle par une blanche ceinture de falaises, s'élevaient les deux hameaux mondains, Puys et Pourville, sentinelles avancées de la vieille cité normande.

La nuit était venue, et brusquement à droite et à gauche, les deux phares s'allumèrent, tandis que la Louise-Marie bondissait sur les lames, toute fière et triomphante du butin qu'elle rapportait.

Le vieux Mathias manœuvrait la barre ; et les autres assis sur des mannes renversées fumaient leurs pipes, à l'exception du petit mousse, Pierrot, qui assoupi sur le mât de beaupré regardait, insouciant, le flot.

Tout à coup il poussa un cri de terreur et tous accoururent auprès de lui. Pâle de terreur, il indiquait du doigt une lame immense qui s'avancait.

Sur cette lame géante, mollement étendue, on voyait une forme humaine, forme géante que la lune éclairait. Elle avait les traits d'une femme et son visage aux tons verdâtres, était entouré de plantes marines, qui s'agitaient ; et ses yeux qu'elle fixait sur la barque ressemblaient à deux émeraudes qu'un feu intérieur aurait éclairés, son front se plissait sous un vent de colère, et sa bouche crispée murmurait des paroles qui n'arrivaient pas jusqu'à la Louise-Marie.

« C'est elle ! c'est bien elle, s'écria Hans dont les dents claquaient d'épouvante, je la reconnais !

— Tous à genoux, ordonna Mathias et prions... »

Alors tous les cinq s'agenouillèrent ; et pendant que la Louise-Marie bondissait sur la crête des vagues, que le vent, l'y maintenant plus fort, soulevait, la dame aux yeux verts, emportée par le courant, flottait à l'avant du bateau, lui montrant le chemin à suivre.

Brusquement la Louise-Marie s'arrêta après un heurt formidable, l'avant avait touché sur une pointe de rocher et une voie d'eau puissante s'engloutissait avec des grondements de tonnerre ! La nuit était toute noire, et l'océan sérieusement se déchînait. Pendant une heure, tous luttèrent, sous les ordres de Mathias, qui, froidement, tenait tête au danger.

Maintenant l'eau envahissait le pont, et le grand mât coupé ne tenait plus que par ses agrès. Tous, accrochés aux bastingages, muets de désespoir, mais très fermes devant la mort menaçante, demeuraient immobiles, attendant le moment où le frêle plancher qui les séparait encore de l'abîme, s'ouvrirait pour les engloutir.

Au loin, les deux phares étincelaient dans la nuit sombre, et par instant on entendait, apportées par la rafale, des bouffées d'harmonie échappées du Casino, dont les fenêtres resplendissaient éclairées par une fête.

« On danse là-bas ! fit amèrement Bruno en s'adressant à Hans, son voisin.

— Il me semble que nous n'avons rien à leur envier et que nous dansons aussi, furieusement, » répondit le petit-fils de Mathias, avec un sourire de pitié.

A ce moment, le patron poussa un cri, en s'engloutissant sous le plancher qui s'entr'ouvrait.

Hans s'était précipité à la mer et nageait vers le vieillard, et les autres à leur tour s'élançèrent dans les flots avec les restes de la Louise-Marie !

Bruno, le petit mousse et l'autre matelot s'étaient désespérément accrochés au grand mât qui flottait. Hans et son grand-père, fendaient vigoureusement les lames, se guidant sur les

feux du phare qui brillait sur la jetée de Dieppe.

Ils n'étaient plus qu'à quelques encablures du rivage lorsque Mathias dit à son petit-fils :

« Lâche-moi, Hans, je sens que je coule.

— Courage, père, courage, répondit celui-ci, nous serons sauvés, je vous dis que la dame verte souriait.

— Fier, peut-être, mais pas aujourd'hui.

Aujourd'hui, c'est la peur qui nous a fait voir la dame aux yeux verts. Ce que nous avons aperçu, c'était des herbes ; maintenant j'en suis sûr.

— Que Dieu t'entende, Hans, dit le vieux Mathias, en tentant un nouvel effort, mais bientôt épuisé il reprit :

— Lâche-moi, petiot, je m'en vais retrouver les autres de la famille qui sont au fond, dans les abîmes !

— Courage ! père ! courage !

Le lendemain matin, sur le galet on trouva les deux hommes évanouis, les trois autres, soutenus par l'épave à laquelle ils s'étaient accrochés étaient arrivés sains et saufs sur la grève.

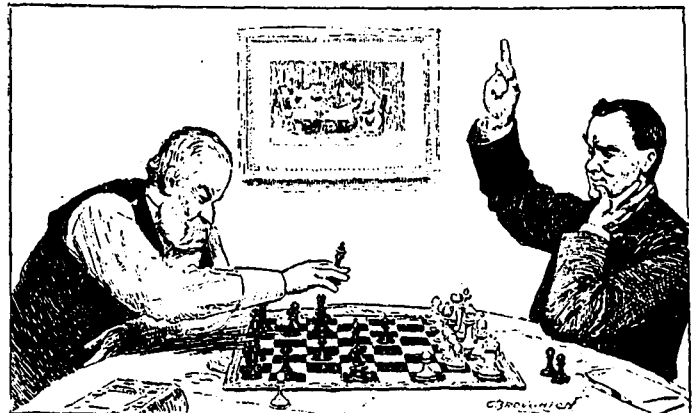
La première parole de Hans, en rouvrant les yeux fut :

« Et grand-père ? »

Et comme on lui montrait Mathias qui, assis auprès d'un bon feu, avalait un verre de vin chaud.

— Quel bonheur, grand-père est sauvé ! s'écria-t-il joyeusement.

LA DOCTRINE ET LA PRATIQUE



Le médecin. — Nous, médecins, nous avons un avantage sur les membres du clergé : nous pratiquons pendant que vous vous contentez d'enseigner.

Le curé. — Vous avez raison ; nous ne pouvons qu'enseigner aux gens d'aller au ciel ; pendant que vous autres vous les y envoyez.

— Oui, c'est vrai, répondit le vieillard, c'est bien heureux ! et il ajouta dououreusement :

— Oui, c'est bien heureux, mais que de poisson perdu ! »

H. DE CHARLIEU.

TOUS LES CHEMINS MENENT A ROME

La plume. — Charles L'écrivassier fait bien maintenant ! Il gagne la moitié de son argent à faire des farces pour le SAMEDI.

L'encre. — Comment fait-il l'autre moitié ?

La plume. — A écrire des notices nécrologiques pour les journaux quotidiens.

SUR UN RADEAU

Sur un radeau que les flots bleus
Faisent d'une lente caresse,
Vous m'avez fait avec ivresse
Le plus sacré de vos vœux.

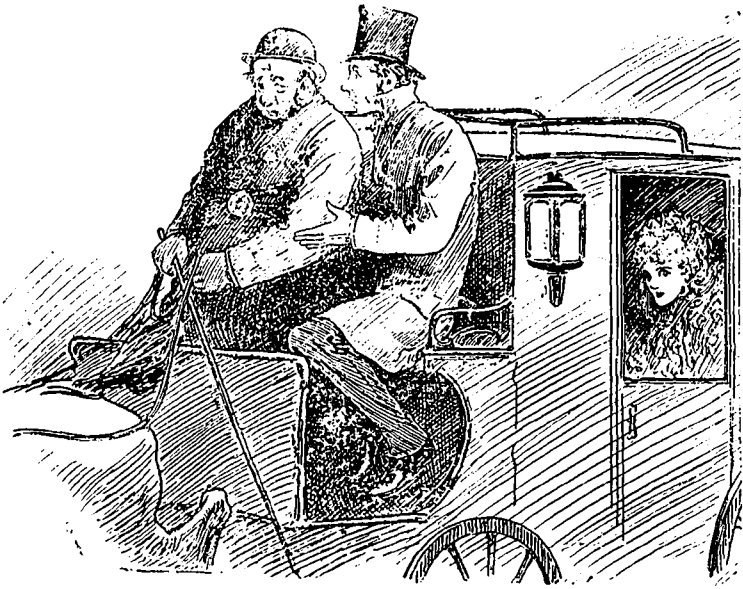
« Je t'aime, avez-vous dit, je veux
Vous aimer toujours et sans cesse »
Et vous faisiez cette promesse
Ayant des larmes dans les yeux.

Du serment, qu'Amour me pardonne,
J'ai ri, disant : « Moi je vous donne
Pour m'oublier moins de huit jours ! »

Huit jours ! qu'en pensez-vous postes ?
Déjà trois nouvelles conquêtes !...
Oh ! les immortelles amours !

RACHEL SCHOPIS.

LA SÉCURITÉ DES FAMILLES



Le monsieur de la maison, s'apercevant que le cocher de confiance est plus qu'ému.—Jean, donnez-moi les rênes.

Jean.—Pas nécessaire, monsieur. Jamais je ne les prends, moi. Grison connaît le chemin.

MONSIEUR BÉBÉ

Il était une fois.....

Tiens! cela commence comme un conte de grand-mère. Pourquoi pas? C'est presque une histoire de fée, l'histoire d'une fée jeune et séduisante dont on est féru d'amour un pauvre passant qui a trouvé dans ses yeux le rayonnement infini et céleste des divines étoiles.

La route est longue et poudreuse et le brouillard glacé, mais que t'importe, amoureux? Que t'importe le froid et la poussière, quand tu vas voir Bébé, monsieur Bébé, dont le sourire t'enchantait, dont la grâce t'a conquis?

.....
Quand on est sorti d'Alger par les portes d'Isly, la route tourne et descend brusquement.

Si jamais vous passez par là, vous remarquerez sûrement, au sortir du village, juste à la bifurcation des routes de Sétif et de Blida, une maisonnette d'apparence pourtant ordinaire. A travers la haie de glaieuls qui borde le chemin, vous pourrez entrevoir un groupe de toilettes claires dans une petite cour ombragée d'eucalyptus odorants : c'est la famille Sauvan, qui prend le frais. Le père, un vieil officier, en bras de chemise, les yeux mi-clos dans une douce somnolence; la mère, une Andalouse assez gaillarde encore et qui a du tourner bien des têtes, occupée à quelque ouvrage de lingerie avec ses deux filles, Aline et Lucile.

Or, Lucile et Monsieur Bébé ne font qu'un, ou plutôt qu'une svelte jeune fille, si mignonne et si gaie qu'elle conserve encore ses dix-huit ans ce surnom exquis, doux et caressant à l'oreille comme le rire chanteur de la voix animée : Bébé, Monsieur Bébé....

Aussi cette écervelé de Georges Raymond, en était-il follement amoureux. Ce grand garçon, à la physionomie ouverte et énergique, au regard légèrement railleur et à la lèvre tant soit peu dédaigneuse, s'était laissé prendre comme un oiseau au miroir chatoyant des yeux bleus de la coquette.

Plus épris d'art et de poésie que des textes juridiques qu'on le forçait d'étudier, Georges avait accepté de donner, pendant les vacances, quelques leçons de français. Parmi les élèves qu'on lui présentait se trouvaient les deux fils Sauvan, et ce fut le début, prosaïque et banal, de cette histoire d'amour.

D'abord, tout se maintint dans les froides limites d'une politesse étriquée : Georges venait donner ses leçons, strictement, avec toute la gravité possible à un imberbe pédagogue.

Peu à peu, cependant, il s'établit un double lien de sympathie. Par la franchise de son caractère primesautier, Georges avait su plaire du premier coup, tandis que lui-même, sans y prendre garde, succombait insensiblement à cette attirance charmeuse de la femme, faite d'invincible

et douce tyrannie, qui soumet les plus rebelles et humanise les plus farouches.

Après quinze jours on se trouva vieux amis.

Les leçons données, au diable la férule! Et le reste de la journée se passait en jeux et en causeries : chiffons avec les femmes, récolte et politique avec M. Sauvan.

Là, Georges se livrait tout entier. Il disait ses rêves et ses ambitions. Etre connu! Etre grand! Conquérir le succès et la gloire! mais la gloire méritée, faite d'un éclat durable et non de clinquant que le moindre souffle ternit... Et il y arriverait un jour, tôt ou tard; il le voulait trop pour ne pas réussir. Puis, tout-à-coup, un brusque retour sur lui-même, avec je ne sais quelle désespérance passagère tant la route lui

paraissait longue et difficile.

Etait-ce l'ardeur et la conviction avec lesquelles il parlait de l'avenir? Etait-ce la griserie de sa voix chaude et persuasive? Mais on l'approuvait, on le soutenait, on le stimulait, Bébé surtout, à laquelle Raymond s'adressait toujours plus directement, malgré lui.

Heureux d'être enfin compris et comme un muet qui, venant soudain à parler, voudrait causer pour le temps où il ne pouvait rien dire, Georges aimait chaque jour davantage à se retrouver au milieu des Sauvan, d'autant plus qu'à cette amitié naissante venait s'ajouter un autre sentiment, encore confus, mais qu'il ne devait pas tarder à bien définir.

II

—A propos, Fabien va bientôt revenir, dit un jour M. Sauvan, il sera ici pour la fête du village.

Fabien, c'était le fils des Maury, les riches meuniers de la Medjoubâ, que les potins du village avaient finis à Lucile—une bonne langue l'avait appris à Georges, dès le premier jour—et qui revenait du régiment.

A ces paroles, Raymond sentit comme un gonflement de colère lui soulever le cœur, et lui sembla confusément qu'au lieu de la joie espérée, ce serait une grande douleur que lui vaudrait la fête du village.

Enfin, elle arriva, la fête, avec son cortège inévitable de baraques hétéroclites, ses quinquets fumeux et son orchestre époumonné ouvrant le bal par une *Marseillaise* rauque et pleurarde, comme si elle avait la nausée de se voir, elle la géante et la farouche Victorieuse, traînée comme une galvaudeuse, de guinguette en guinguette et dans tous les bals de barrière.

C'est à ce moment que Fabien fit son entrée. Gauche et lourd sous la redingote qui sanglait sa taille épaisse, le fils du meunier vint tout droit inviter Bébé à la première danse, et la première danse fut pour lui.

Quelque temps Georges resta sur sa chaise, hébété, stupide.

Une sourde rumeur montait en lui : il se sentait énervé, enlevant et remettant rageusement ses gants, répondant par monosyllabes cassants aux interrogations de Mme Sauvan étonnée de ne pas le voir danser—Je ne sais pas...—Tout à l'heure...—Nous ver-

rons... Puis, comprenant toute l'inconvenance d'une telle attitude, il voulut la réparer. Aux premières mesures d'une valse :

—Mademoiselle, demanda-t-il à Lucile avec une pointe de l'ironie méchante dont il se sentait déborder, m'accordez vous cette valse, malgré que je ne vous aie point invitée jusqu'ici?

—Je veux bien, répondit-elle déjà levée, je ne garde pas rancune, moi.

—Mon Dieu, je me suis trouvé un peu mal, mais cela n'a pas duré.

—Oh! reprit-elle, je sais fort bien pourquoi vous êtes demeuré assis.

—Et pourquoi?

—Parce que vous ne vouliez pas danser avec moi, acheva Lucile, ses regards hardiment plongés dans les yeux de Georges.

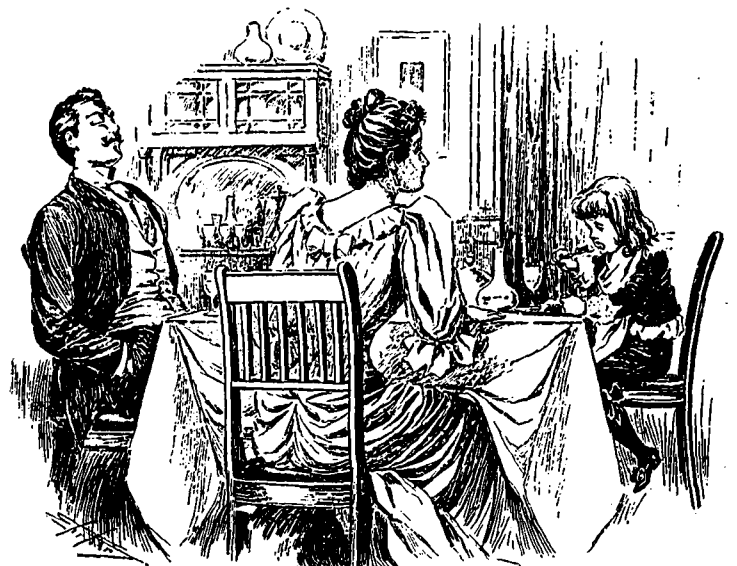
Comment se passa la valse et comment revinrent-ils à leur place! Georges n'en a jamais rien su.

La réponse de Bébé l'avait anéanti.

C'était vrai, il ne voulait pas danser avec elle. Mais pourquoi? De quel droit se conduisait-il ainsi? Pourquoi? Parce qu'il aimait Lucile, pardieu, il le voyait bien maintenant que le mal était fait, que la blessure lui tenaillait le cœur. De quel droit? Du droit de celui qui aime et qui voit son rêve près de s'envoler. C'était bien naturel et bien simple : ce penchant qui l'inclinait vers Lucile, ce plaisir qu'il ressentait à la voir, ce vide quand elle n'était pas là, tout ces petits riens qu'il avait mis sur le compte de l'amitié! Ah! elle avait eu bon dos, l'amitié! Seulement on l'avait par trop chargée et voici qu'elle croulait à cette heure et que l'amour, las de son hypocrisie, jetait enfin le masque et levait hardiment la tête. Eh bien! on verrait! Et sa volonté? Et son énergie donc? Il prendrait cet amour à la gorge et il l'étranglerait comme un enfant monstrueux qu'il ne faut pas laisser vivre... Georges n'était qu'un étranger, un intrus; il n'avait qu'à s'en aller comme il était venu, à laisser la place à l'autre qui, lui, avait des droits... Des droits! Et quels droits? Est-ce qu'il y a des droits en amour? Est-ce qu'on y connaît personne? Chacun pour soi, et bien sot qui s'inquiète des autres. Et si l'un des deux devait souffrir, pourquoi lui, plutôt que l'autre? sans doute, il était pauvre et l'autre riche. Mais il travaillerait, il arriverait, il aurait un jour la fortune et la renommée. Et ce serait lui qui l'épouserait.

Ah! vraiment, il perdait la tête. Et Lucile? L'attendrait-elle? La voudrait-elle seulement? Et comment affronter ses regards, alors qu'elle savait tout : Le monde allait jaser; il clabaudait déjà. Ces couples qui souriaient en tournant, c'était de lui qu'ils parlaient; et les lampons du bal qui le regardaient malicieusement en clignant de l'œil; jusque à la clarinette nasillardre qui lui répétait en une mortelle ironie, suivant la mesure : parce que vous—ne vouliez pas—danser avec moi.

SUSTENTEUR AUTOMATE



La maman.—J'espère, Lucette, que tu n'as pas demandé deux fois de la même chose, au diner de tes petites amies.

Lucette.—Non, excepté une fois ou deux; mais ils ne m'ont pas entendue; en sorte que je me suis servie toute seule.

III

—Avez-vous eu quelque fâcherie avec Bébé ? demanda le lendemain Mme Sauvan, rappelant à Georges son attitude de la veille. — Non ! — Tant mieux ; j'avais cru.

Et Georges, obligé de se confondre en dénégations mensongères, étouffait sous le masque d'indifférence qui lui plaquait le visage. Sa résolution était prise d'ailleurs, il saurait lutter victorieusement contre la présence continue de Lucile. Mais, ainsi vont les choses et surtout les choses d'amour, après quelques jours de froideur et de réserve, las de se débattre en vain, sentant sa volonté perdre pied, Georges se livra tout entier au flot qui l'emportait, les yeux fermés, sans se demander où cela le mènerait.

IV

En septembre on fit les vendanges. Naturellement Georges fut de la partie. Dès l'aube, chacun à son poste s'efforçait de prendre l'avance, et les grappes de tomber, vermeilles et juteuses, et les corbeilles de s'emplier.

La vigne tapissait les deux pentes d'un coteau. Avide de se montrer habile, Georges eut tôt dépassé les autres vendangeurs et arriva le premier sur le versant opposé. Là, seul au milieu du silence, il se prit à chanter. Timide d'abord, puis enhardi peu à peu, sa voix monta, pleine et fraîche, des vignes frissonnantes s'éleva dans l'air matinal :

Vendangeons sous le jour vermeil,
Par les coteaux et par la plaine ;
Car de rosée et de soleil
Du grain juteux la pulpe est pleine.
— Comme ce raisin jaunissant,
Ton cœur, petit cœur de mésange,
Au soleil d'amour mûrissant,
Ton cœur attend sa vengeance ?

C'était une chanson dont il avait composé paroles et musique. Des bravos enjoués saluèrent son couplet. Radieuse, l'aurore sur les joues, ses boucles blondes ébouriffées sous un grand chapeau kabyle, sa fine silhouette se profilant sur le ciel bleuissant, monsieur Bébé applaudissait le chanteur.

— C'est très bien, dit-elle, continuez. Vous ne voulez pas ? Alors travaillons.

Et ils se mirent à la besogne, boudeurs et renfrognés ; lui, maudissant la sottise honte qui l'avait retenu ; elle, dépitée d'avoir ordonné en vain et de s'être heurtée à une résistance inattendue.

Cependant le soleil, escaladant l'horizon, prenait une force nouvelle à chaque pas de sa course ; bientôt ses traits plus acérés chassèrent les travailleurs de la vigne : on déjeuna. A table, la gaieté déborda, franche et sonore, comme le sang bouillonnant qu'on avait épandu le matin

LES NOUVELLES RÈGLES DU POKER



Le ministre Hopkins. — Je vous vois. Qu'avez-vous ?
Le paroissien Rastus. — Quatre as.
Le ministre (emportant l'argent). — Ce n'est pas bon ; j'ai Nero.
Le paroissien. — Hein ! Qu'est-ce que c'est que cela ?
Le ministre. — C'est un secret ; je n'ai pas le droit de te le dire.

dans les grands foudres du collier. L'assitude et chaleur aidant, M. et Mme Sauvan se retirèrent pour prendre un peu de repos, puis ce fut Aline qui s'en alla vaquer aux soins du ménage : Georges et Lucile demeurèrent seuls.

— Monsieur Georges, à quoi pensez-vous donc ? interrogea Lucile, rompant la première un silence qui commençait à leur peser.

— A quoi je pense ? A rien, ou plutôt à des choses tellement folles qu'il vaut mieux n'en point parler.

— Vraiment ! quelles sont-elles ?

— Lorsque des projets sont à ce point chimériques on n'a qu'à les taire.

— Mais non, voyons. Parlez. Dites, qu'avez-vous ? Et elle se penchait vers lui, tentatrice et félinement insinuante.

Et sentant éclater son cœur sous la poussée triomphante de cet amour trop profond pour demeurer plus longtemps caché : Ce que j'ai ? murmurait déjà Georges, ce que j'ai ? C'est que je vous aime, que je vous aime et que j'en deviens fou ! ! !

Mais soudain un galop précipité qui se rapproche de plus en plus, une voix qui sort d'un bruyant nuage de poussière : Bonjour ! Bonjour ! C'était Fabien qui se rendait au village. Le charme était rompu : d'amers souvenirs vinrent étouffer sur les lèvres de Georges l'aveu près de s'en échapper ; l'occasion perdue ne devait jamais revenir.

Et le soir, à l'heure de la séparation habituelle, ils eurent l'un pour l'autre un regard mélancolique et résigné, semblant dire : le sort ne l'a pas voulu, que pouvons-nous faire ! ! !

V

Octobre approchait à grand pas, et avec lui les dernières leçons. Mais on devait se revoir, on exigeait de Georges la promesse qu'il viendrait de temps à autre passer une bonne journée avec ses amis de Birkadem, lorsqu'un matin Mme Sauvan :

— Monsieur Georges, j'aurais une communication à vous faire.

— Tout à vos ordres, répondit Raymond, avec un enjouement vite réprimé, dès qu'il eut remarqué la froideur inusitée de Mme Sauvan.

— Voici la chose. On vous a laissé prendre avec Bébé quelque camaraderie dont on parle fort dans le village, ce que d'ailleurs vous savez peut-être.

Georges demeura interloqué ; sans doute, oui, il avait eu vent de certains racontars, mais Mme Sauvan était bien bonne...

— Pardon, pardon, interrompit-elle, il ne faut pas donner prise aux méchantes langues, et tout en reconnaissant votre parfaite courtoisie, je vous rappelle, unicalement, que vous êtes venu ici pour donner des leçons, et rien que pour cela.

— C'est bien, madame, je ne l'oublierai pas, répondit Georges en s'inclinant profondément pour cacher les sanglots qui lui envahissaient la gorge et les larmes silencieuses qui lui montraient aux yeux...

Arriva le jour suprême de la leçon finale. Aline et Lucile ne parurent point. M. Sauvan invita Georges à dîner, mais Raymond refusa. L'offre n'était point faite à cœur ouvert, ce n'était plus là le parfum de franchise et d'amitié que fleurissaient les paroles d'autrefois. Dans une dernière et menteuse poignée de main, M. Sauvan lui glissa quelques billets bleus, cet argent qui semblait lui dire : Tu m'as servi, je te paie, tout est bien fini entre nous... Hélas, oui, tout était fini ! L'espoir même s'envolait à cet heure.

Toute la journée, Georges erra comme un fou à travers les ravins et les fondrières. Le soir, rentré à Alger, dans sa petite chambre où il avait si souvent rêvé à elle, ses

CE QUE'ELLE EST MERCENAIRE !



Elle (à son fiancé). — Combien avez-vous réalisé de votre blanchissage, cette semaine ?

Lui. — Mon Dieu ! Vous êtes la fille la plus mercenaire que j'ai jamais vue. Je crois vraiment que vous m'épousez pour mon argent.

larmes se firent jour en sanglots éperdus. Il revit son amour fleurissant au ciel libre et clair, puis l'orage subit, l'ouragan dévastateur : les brumes d'octobre après les clartés d'août. Et cédant au besoin de s'épancher de crier à quelqu'un ses espoirs disparus et son douloureux calvaire, il écrivit :

Monsieur Bébé,

Sans doute c'était une grande hardiesse et je méritais d'être puni : moi lever les yeux vers vous ! Et pourtant qui sait ? Qui sait si le rêve qui m'a longuement bercé était vraiment chimérique, si l'espérance souriante, à laquelle je m'étais insensiblement abandonné, n'aurait jamais pu devenir l'heureuse et douce réalité ?

Où irons-nous tous deux ? Quelle destinée nous attend ? Quel foyer simple et tranquille éclairerez-vous de votre grâce mutine et de votre gaieté d'enfant moqueur ? Dans l'avenir pour vous, plein de promesses, vous aurez vite oublié cette connaissance de hasard, cette amourette d'un instant. Mais moi ! quelles que soient les vicissitudes qui me guettent au détour de mes vingt ans, combien j'aimerais voir repasser devant mes yeux voilés cette heure de ma vie, délicieuse dans la vague tristesse du souvenir lointain, comme le parfum troublant de ces fleurs qu'on retrouve parfois, desséchées et jaunies, dans les feuillets poudreux d'un vieux livre égaré.

Mais non, tout ce que je vous dis n'est que mensonge. Est-ce que c'est possible ? Est-ce qu'on aime si vite ? C'est bon dans les romans cela, et nous en sommes loin des romans, nous sommes dans la vie âpre et rude, avec la raison la froide raison pour guide. Non, non, ce n'est pas vrai, il ne faut pas que cela soit vrai, vous comprenez que ce serait trop douloureux. Et puis... et puis après tout, qu'on en souffre ou non, il vaut encore mieux rire que pleurer...

VI

Cette lettre, Lucile ne la reçut jamais, et Georges fit bien de la déchirer lorsque la nuit conseillère eut passé sur son effervescence.

Après tout, est-il était tant à plaindre ? N'a-t-il pas eu de l'amour le meilleur, l'idéal ? L'amour est un peu comme ces voiles qui se détachent nettes et blanches sur le bleu de l'horizon. Approchent-elles ? Adieu la pureté laiteuse, ce ne sont que taches et maculatures ; leur blancheur de lys n'est plus qu'un gris sale qui fait peine à voir.

Georges a souffert, sans doute, mais qui résoudra jamais la question : s'il vaut mieux ne point souffrir ou bien connaître ce qu'est la souffrance ?

L. SUBERBELLE.

(La Revue Algérienne.)

Ripans Tabules have come to stay.

JEU DÉLOYAL



L'élève robuste.—Voyez, monsieur le professeur, il frappe au-dessous de la ceinture.
L'autre élève.—Faut toujours bien que je frappe quelque part.

UN TENEUR DE LIVRES

« Brr... quel brouillard !... » dit le bonhomme en mettant le pied dans la rue. Vite il retrousse son collet, ferme son cache-nez sur sa bouche, et, la tête baissée, les mains dans ses poches de derrière, il part pour le bureau en sifflotant.

Un vrai brouillard, en effet. Dans les rues, ce n'est rien encore ; au cœur des grandes villes le brouillard ne tient pas plus que la neige. Les toits le déchirent, les murs l'absorbent ; il se perd dans les maisons à mesure qu'on les ouvre, fait les escaliers glissants, les rampes humides. Le mouvement des voitures, le va-et-vient des passants ces passants du matin, si pressés et si pauvres, le hache, l'emporte, le disperse. Il s'accroche aux vêtements de bureau, étriés et minces, aux watterproofs des fillettes de magasin, aux petits voiles flasques, aux grands cartons de toile cirée. Mais sur les quais encore déserts, sur les ponts, la berge, la rivière, c'est une brume lourde, opaque, immobile, où le soleil monte, là-haut derrière Notre Dame, avec des lueurs de veilleuse dans un verre dépoli.

Malgré le vent, malgré la brume, l'homme en question suit les quais, pour aller à son bureau. Il pourrait prendre un autre chemin, mais la rivière paraît avoir un attrait mystérieux pour lui. C'est son plaisir de s'en aller le long des parapets, de frôler ces rampes de pierre usées aux coudes des flâneurs. A cette heure, et par le temps qu'il fait, les flâneurs sont rares. Pourtant, de loin en loin, on rencontre une femme chargée de linge qui se repose contre le parapet, ou quelque pauvre diable accoudé, penché vers l'eau d'un air d'ennui. Chaque fois l'homme se retourne, les regarde curieusement et l'eau après eux, comme si une pensée intime m'était dans son esprit ces gens à la rivière.

Elle n'est pas gaie, ce matin, la rivière. Ce brouillard qui monte entre les vagues semble l'alourdir. Les toits sombres des rives, tous ces tuyaux de cheminées inciaux et penchés qui se reflètent, se croisent et fument au milieu de l'eau, font penser à je ne sais quelle lugubre usine qui, du fond de la Seine, enverrait à Paris toute sa fumée en brouillard. Notre homme, lui, n'a pas l'air de trouver cela si triste. L'humidité le pénètre de partout, ses vêtements n'ont pas un fil de sec ; mais il s'en va tout de même en sifflotant avec un sourire heureux au coin des lèvres. Il y a si longtemps qu'il est fait aux brumes de la Seine ! Puis il sait que là-bas, en arrivant, il va trouver une bonne chancelière bien fourrée, son poêle qui ronfle en l'attendant, et la petite plaque chaude où il fait son déjeuner tous les matins. Ce sont là de ces bonheurs d'employé, de ces joies de prison que connaissent seulement ces pauvres êtres rapetissés dont toute la vie tient dans une encoignure.

— « Il ne faut pas que j'oublie d'acheter des pommes, » se dit-il de temps en temps, et il siffle, et il se dépêche. Vous n'avez jamais vu quelqu'un aller à son travail aussi gaiement.

Les quais, toujours les quais, puis un pont. Maintenant le voilà derrière Notre-Dame. A cette pointe de l'île, le brouillard est plus intense que jamais. Il vient de trois côtés à la fois, noie à moitié les hautes tours, s'amasse à l'angle du pont, comme s'il voulait cacher quelque chose. L'homme s'arrête ; c'est là.

On distingue confusément des ombres sinistres, des gens accroupis sur le trottoir qui ont l'air d'attendre, et, comme aux grilles des hospices et des squares, des éventaires étalés, avec des rangées de biscuits, d'oranges, de pommes. Oh ! les belles pommes, si fraîches, si rouges sous la buée. Il en remplit ses poches, en souriant à la marchande qui grelotte, les pieds sur sa chaufferette ; ensuite il pousse une porte dans le brouillard, traverse une petite cour où stationne une charrette attelée.

« Est-ce qu'il y a quelque chose pour nous ? » demande-t-il en passant. Un charretier, tout ruisselant, lui répond :

« Oui, monsieur, et même quelque chose de gentil. »

Alors il entre vite dans son bureau.

L'homme respire ; il est chez lui.

Avant de se mettre à l'ouvrage, il ouvre une grande armoire, en tire des manches de lustrine qu'il passe soigneusement. Un petit plat de terre rouge, des morceaux de sucre qui viennent du café, et il commence à peler ses pommes, en regardant autour de lui avec satisfaction. Le fait est qu'on ne peut pas trouver un bureau plus gai, plus clair, mieux en ordre. Ce qu'il y a de plus singulier, par exemple, c'est ce bruit d'eau qu'on entend de partout, qui vous entoure, vous enveloppe, comme si on était dans une chambre de bateau. On sent qu'elle claque sur de larges dalles, des tables de marbre qui la font paraître encore plus froide.

Qu'est-ce qu'ils ont tant à laver dans cette étrange maison ? Quelle tache ineffaçable ?

Par moment, quand ce ruissellement s'arrête, là-bas, au fond, ce sont des gouttes qui tombent une à une, comme après un dégel ou une grande pluie. On dirait que le brouillard, amassé sur les toits, sur les murs, se fond à la chaleur du poêle et dégoutte continuellement.

L'homme n'y prend pas garde. Il est tout entier à ses pommes qui commencent à chanter dans le plat rouge avec un petit parfum de caramel, et cette jolie chanson l'empêche d'entendre le bruit d'eau.

— « Quand vous voudrez, greffier !... » dit une voix enrouée dans la pièce du fond. Il jette un regard sur ses pommes, et s'en va bien à regret.

LE BEAU CHEMIN N'ALLONGE PAS



Mademoiselle Epinette.—Pourquoi n'es-tu pas allé à l'école ce matin ?

Tony (flanant dans le village).—Ils m'ont envoyé porter un message, ce matin.

Delle Epinette.—Mais tu n'es pas venu cette après-midi non plus ?

Tony.—Vous voyez bien pourquoi. Je ne suis pas encore de retour.

LES AVANTAGES DE LA MODE



Le gamin à son ami.—Viens vite ! Il y a place pour deux. Ça va mieux qu'en traîneau.

Où va-t-il ? Par la porte entr'ouverte une minute, il vient un air fade et froid qui sent les roseaux, le marécage, et comme une vision de hardes en train de sécher sur des cordes, des blouses fanées, des bourgerons, une robe d'indienne pendue tout de son long par les manches, et qui s'égoutte.

C'est fini. Le voilà qui rentre. Il dépose sur sa table de menus objets tout trempés et revient frileusement vers le poêle dégourdir ses mains rouges de froid.

— « Il faut être enragé vraiment, par ce temps-là, se dit-il en frissonnant : qu'est-ce qu'elles ont donc toutes ? »

Et comme il est bien réchauffé, et que son sucre commence à faire la perle aux bords du plat, il se met à déjeuner sur un coin de son bureau. Tout en mangeant, il a ouvert un de ses registres, et le feuillet avec complaisance. Il est si bien tenu, ce grand livre ! Des lignes droites, des entêtes à l'encre bleue, des petits reflets de poudre d'or, des buvards à chaque page, un soin, un ordre...

Il paraît que les affaires vont bien. Le brave homme a l'air satisfait d'un comptable en face d'un bon inventaire de fin d'année. Pendant qu'il se délecte à tourner les pages de son livre, les portes s'ouvrent dans la salle à côté, les pas d'une foule sonnant sur les dalles ; on parle à demi-voix comme dans une église.

— « Oh ! qu'elle est jeune !... Quel dommage ! »

Et l'on se pousse et l'on chuchotte...

Qu'est-ce que cela peut lui faire, à lui, qu'elle soit jeune ? Tranquillement, en achevant ses pommes, il attire devant lui les objets qu'il a apportés tout à l'heure. Un dé plein de sable, un porte-monnaie avec un sou dedans, de petits ciseaux rouillés, si rouillés qu'on ne pourra plus jamais s'en servir, — oh ! plus jamais, — un livret d'ouvrière dont les pages sont collées entre elles, une lettre en loques, effacée, où l'on peut lire quelques mots « L'enfant... pas d'arg... mois de nourrice... »

Le teneur de livre hausse les épaules avec l'air de dire :

« Je connais ça... »

Puis il reprend sa plume, souffle soigneusement les miettes de pain tombées sur son grand livre, fait un geste pour bien poser sa main, et, de sa plus belle ronde, il écrit le nom qu'il vient de déchiffrer sur le papier mouillé :

« *Félicie Rameau, brunisseuse, dix-sept ans* »

ALPHONSE DAUDET.

Vous pouvez causer tant que vous voudrez tarif et protection, mais rien au monde ne pourra produire une hausse aussi subite dans les calicos et les marchandises d'étape, qu'une souris au milieu d'une assemblée de femmes.

FEUILLETON DU SAMEDI

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

TROISIÈME PARTIE. — L'HOTEL DES NÈFLES.

III. — LES SOUTERRAINS

(Suite)

L'intendant se mit à rire.

—Vous n'y êtes pas, mon brave!—dit-il.

—Alors une question?

—Faites.

—Il doit y avoir là-dessous une histoire d'amourette, et c'est quelque galant qui passera par tous ces couloirs, au nez et à la barbe d'un mari. . . . Est-ce ça, hein? . . .

—La discrétion m'empêche de vous répondre *oui* ou *non*; je puis cependant vous dire que vous êtes plus près de la vérité que tout à l'heure.

André eligna de l'œil d'un air narquois, et, tout en prenant la scie à son tour, il murmura :

—Compris! . . .

Puis il ajouta tout haut :

—Est-elle bien jolie, la dame?

—Vous m'en demandez trop long.

—Ah bah! histoire de passer le temps! Qu'est-ce que ça vous fait de me répondre? Nous ne savons pas seulement où nous sommes, par conséquent il n'y a pas de danger que nous puissions compromettre quelque chose en bavardant! . . . Nous raconterions à Dieu et au diable ce que nous avons fait ici, bien malin celui qui devinerait la maison. . . . Autant vaudrait, ma foi, chercher une aiguille dans une botte de foin! on aurait même encore plus de chances dans ce dernier cas.

—Eh bien, oui,—répliqua l'intendant avec un nouveau sourire,—elle est jolie. . . . très-jolie! . . .

—Et le mari ne se doute de rien, bien sûr?

—Vous comprenez que s'il se doutait de quelque chose, on ne se donnerait pas tant de peine pour se cacher de lui. . . .

—Au fait, c'est juste! . . . Je le vois d'ici, ce mari, s'il est jaloux, faisant le pied de grue et surveillant tout autour de la maison, tandis que l'amoureux arrivera tranquillement, juste dans le boudoir de la dame! J'en ris, malgré moi! . . . pauvre mari! . . . Allons, décidément, ces gens riches et ces grands seigneurs n'ont pas plus de chance que les autres! . . .

IV. — LES VINGT-CINQ LOUIS.

Après avoir formulé la réflexion philosophique qui termine notre dernier chapitre, André reprit ses outils et se remit à travailler activement avec François.

Des charnières furent ajustées aux planches qui recouvraient l'ouverture et qui formèrent ainsi une trappe parfaitement mobile et facile à soulever, depuis l'intérieur du pavillon et depuis l'intérieur du souterrain.

Cela fait, les trois hommes redescendirent dans les salles basses. L'escalier de pierre qui terminait le couloir fut remis en état. On édifia une espèce de banc circulaire avec les décombres résultant de la démolition des portes murées. On répara soigneusement l'escalier qui conduisait au boudoir. Enfin, le carré long, coupé dans le beau parquet mosaïque devint une trappe semblable à celle du pavillon.

—Voilà qui ne va pas mal,—dit André, après avoir donné le dernier coup de rabot et de lime, et en regardant son ouvrage d'un air satisfait,—mais. . . .

Il s'interrompit,

—Mais quoi?—demanda l'intendant.

—Il faut enlever entièrement le tapis de cette pièce et ne pas le replacer, ou bien tout ce que nous avons fait et rien ce sera absolument la même chose.

—Pourquoi donc?

—Parce que ce tapis, si on le recloue, masquera la trappe et que, par conséquent, on ne pourra plus la soulever.

L'intendant sourit.

—Et vous ne voyez pas un moyen d'obvier à cet inconvénient?—demanda-t-il.

—Ma foi, non. Il y aurait bien la ressource d'entailler le tapis dans toute la largeur de l'ouverture; mais, quelques précautions que l'on puisse prendre, ce serait parfaitement visible, et ce n'est pas ce qu'il faut ici. . . .

—Non, en vérité.

—Alors, nous enlevons le tapis?

—Gardez-vous en bien.

—Vous avez donc un expédient, vous?

—Parliens!

—Ah! par exemple, je suis curieux de voir ça!

L'intendant tira de la poche de son habit une dizaine de petits tubes creux, en cuivre, d'un pouce de long, et autant de gros clous sans pointe, de la même longueur que les tubes.

—Et c'est dans ces petits outils là qu'est votre expédient?—demanda André d'un air incrédule.

—Mon Dieu, oui.

—Ah! ah!

Et cette exclamation dubitative fut accompagnée, de la part de l'ouvrier, d'un mouvement d'épaules très-significatif.

—Rabattez le tapis,—fit l'intendant,—comme si vous alliez le reclouer.

—Voilà qui est fait.

—Maintenant, soulevez-en un peu les bords et enfoncez dans le plancher ces tubes de cuivre, à un pied et demi les uns des autres.

André et François s'acquittèrent de cette besogne.

—Tenez le tapis,—reprit l'intendant,—et, au-dessus de chacun des tubes, faites dans le tissu un petit trou avec la pointe de votre compas. . . . Bien. Prenez ces clous et introduisez-les dans les tubes en traversant le tapis. . . . C'est fini. Qu'en dites-vous?

—Ma foi,—répliqua André,—je dis que vous aviez raison et que je n'aurais jamais pensé à cela!

L'intendant venait tout simplement d'inventer le système de passage des tapis si usité aujourd'hui dans toutes les maisons où l'on veut souvent donner à danser. Grâce à ce système, il faut trois minutes pour enlever le tapis d'un salon, et autant pour le remettre.

—Voici le salaire convenu,—reprit l'intendant en mettant vingt-cinq louis dans la main d'André,—reposez-vous, achevez ces pâtés et ces jambons, et videz ces bouteilles. Cette nuit je vous reconduirai moi-même à Paris.

Les deux ouvriers s'attablèrent et firent si bien honneur aux flacons, qu'un peu avant onze heures du soir ils étaient gris comme des gardes-françaises et s'endormaient sur les fauteuils dorés dont la moelleuse élasticité invitait au sommeil. L'intendant réveilla les dormeurs.

—Voici vos masques,—leur dit-il,—mettez-les, je vous prie, nous partons.

André et son compagnon obéirent, sans se rendre parfaitement compte de ce qu'ils faisaient. Comme la nuit précédente l'intendant les prit par la main, les fit sortir de l'hôtel et les conduisit à travers le jardin jusqu'à la porte dérobée qu'il ouvrit. La voiture attendait dans la rue. Tous trois montèrent dans le mystérieux carrosse, qui partit au grand trot de ses deux chevaux. Avant le second tour de roue, les ouvriers s'étaient endormis. Au bout de deux heures de marche, la voiture s'arrêta.

André et François se réveillèrent en sursaut.

—Otez vos masques,—fit l'intendant;—descendez, mes amis, et retournez chez vous.

—Où sommes-nous?

—Vous le verrez.

La portière s'ouvrit.

Les ouvriers sautèrent assez lourdement sur le pavé.

Les chevaux tournèrent bride à l'instant même et prirent le galop.

André regarda autour de lui. La lune se mirait, brillante, dans les eaux tranquilles de la Seine, à peu près à cet endroit où s'élève aujourd'hui le Palais-Bourbon.

Le carrosse avait déjà disparu.

Machinalement André mit sa main sur la poche de son gilet. Les vingt-cinq louis y étaient toujours.

—Tant d'argent pour vingt-quatre heures de travail!—murmura l'ouvrier dont l'ivresse se dissipait au grand air. C'est drôle, tout de même! dis donc, François. . . .

—Quoi?

—Est-ce que tu la crois, toi, cette histoire d'un amoureux, d'une belle dame et d'un mari?

—Ma foi, oui. . . .

—Eh bien, toute réflexion faite, tu as tort. . . .

—Tiens! tiens! tiens!

—Tout ça, mon garçon, vois-tu bien, ce sont des bourdes!

—Allons donc!

—Plus j'y pense, plus je reviens à ma première idée!

—Qu'est-ce que c'est que ta première idée? Je ne m'en souviens pas du tout. . . .

—C'est que nous venons de travailler pour des faux monnayeurs.

—Tu crois?

—J'en jurerais.

—Ah! diable!

—Mais, au fond, ça m'est bien égal. . . . pourvu, cependant, qu'on ne nous ait pas payés avec de la fausse monnaie!

—Ah! diable! . . . ah! diable! . . . —répéta François avec beaucoup plus d'énergie que la première fois.

—Rentrons dans Paris au plus vite,—tâchons de trouver un cabaret ouvert, et nous verrons bien. . . .

Fort inquieté par le soupçon qui venait de s'emparer d'eux, les ouvriers se dirigèrent d'un pas rapide vers le centre de Paris.

Une de ces tavernes, mal hantées, qui ne se ferment ni le jour, ni la nuit, s'offrit à eux du côté des pilliers des halles. Ils se firent apporter une bouteille qu'André paya avec l'une des pièces d'or qu'il venait de recevoir. Le cabaretier lui rendit sa monnaie sans conteste. Les louis étaient bons! . . . André et François partagèrent leur petit trésor, et, le cœur soulagé d'un fardeau véritable allèrent se coucher.

Le lendemain, dès le matin, beaucoup de bruit et de mouvement se faisait dans les cours et les appartements de l'hôtel des Nêles. Des domestiques en grande livrée allaient et venaient. Six chevaux d'une merveilleuse beauté, prenaient place devant les râteliers bien garnis des écuries.

Deux voitures s'installèrent sous les remises. Un cuisinier et plusieurs marmitons envahissaient la cuisine. Valets et soubrettes étaient à leur poste.

L'intendant présidait à tout.

Enfin, vers les deux heures de l'après-midi, un bruit de grelots vivement agités, un grand fracas de roues et les claquements sonores des fouets des postillons annoncèrent l'arrivée d'une chaise de poste. La porte d'honneur tourna sur ses gonds.

Un carrosse couvert de poussière s'arrêta devant le perron.

L'intendant se précipita à la portière, qu'il ouvrit.

Une jeune femme et un jeune homme en descendirent.

—Eh! bonjour, monsieur de Roncevaux!—dit le jeune homme à l'intendant,—je suis enchanté de vous voir! . . .

V. — NOUVELLES ROUERIES.

Laissons s'écouler, s'il vous plaît, un intervalle de plusieurs mois, et contentons-nous de dire sommairement quels changements étaient survenus dans la situation de nos personnages pendant cet espace de temps.

Denis et Marguerite, car on a deviné sans doute que ce sont eux que nous venons de voir arriver à l'hôtel des Nêles, menaient à Paris une fort grande existence sous le nom du vicomte et de la vicomtesse de Pessac.

—Pourquoi, ce nom?—demanderait-on.

Ceci tient à quelques petits faits que nous allons faire connaître. Nous avons dit plus haut que le prétendu Raoul de Navailles devait quitter le château de Falkenhorst avec Marguerite de Kergen aussitôt après la cérémonie nuptiale. Ce projet avait reçu des modifications importantes.

Denis, jusqu'à la funeste arrivée de Van Goët à Kergen, avait compté sur la dot magnifique que le baron ne pouvait manquer de donner à sa fille, et s'était promis de rompre avec sa vie de brigandages et, n'ayant plus besoin d'être bandit, de devenir un honnête homme.

La présence inattendue du banquier juif avait fait s'évanouir en fumée les beaux rêves de notre héros.

Marguerite lui restait, à la vérité, mais Marguerite sans argent. Il devenait donc indispensable de resserrer plus que jamais les nœuds de l'association des chevaliers du poignard, et de tirer de cette association les plus larges résultats possibles.

En conséquence, une nouvelle assemblée eut lieu le lendemain de la nuit pendant laquelle avait été célébrée l'infâme parodie du mariage. Dans cette assemblée, il fut décidé que les chevaliers du poignard abandonneraient l'Allemagne et le château de Falkenhorst pour aller exploiter le paradis terrestre des aventuriers de tous les étages.

On devine que nous parlons de Paris.

Un plan rapide fut tracé par Denis, mis aux voix et accepté sans discussion. Sous un nom supposé, le jeune homme mènerait grand train, aurait un état de maison brillant, recevrait la cour et la ville, et, grâce à l'ombre protectrice de cette position inattaquable, préparerait de magnifiques coups de filets. Il fut décidé que Roncevaux partirait le premier et organiserait la mise en scène de cette pièce étrange, tantôt comédie et tantôt mélodrame, que nos terribles acteurs se proposaient de jouer aux dépens des bons Parisiens.

Donc, aussitôt que la blessure de son épaule serait complètement guérie, ce qui ne tarderait guère, Roncevaux se mettrait en route, muni de tout l'argent nécessaire pour la réalisation de ces grands projets. La caisse de réserve de l'association et la cassette particulière du capitaine fourniraient les fonds indispensables.

Restait pour Denis une difficulté des plus graves. C'était d'avouer à Marguerite qu'il l'avait trompée, et que ce nom de Raoul de Navailles n'était pas le sien.

Cette difficulté, Denis la tourna avec une grande habileté, à laquelle vint encore en aide la crédulité confiante de la jeune femme. Voici de quelle façon il procéda. D'abord, avec un passe-port de fan-

taisie et des papiers fort adroitement fabriqués, Denis et Marguerite rentrèrent en France. Tous deux s'installèrent dans une petite ville qui se trouvait à peu près à mi-chemin entre la frontière et Paris.

Denis prit pour prétexte de ce temps d'arrêt la nécessité d'écrire à son père, le vicomte de Navailles pour lui faire part de son mariage et lui demander l'autorisation de lui amener sa jeune femme.

Au bout de quinze jours, arriva par la poste une réponse à cette lettre. Cette réponse, portant le timbre de Paris et scellée de l'écusson des Navailles, était foudroyante. Le père, irrité, reprochait à son fils, en des termes amers, d'avoir contracté à son insu et sans son consentement une union que des raisons de famille ne lui permettaient ni d'approuver ni de reconnaître. Il lui rappelait que, depuis des années, son mariage était décidé avec sa cousine du côté maternel, mademoiselle Odille de Bellegarde, que les paroles des deux familles étaient échangées, et que le père d'Odille, le vieux marquis de Bellegarde, regarderait avec raison cet incompréhensible manque de foi comme un affront sanglant.

Cette lettre se terminait ainsi :

« Pour la première fois, depuis des siècles, depuis que Dieu et nos rois nous ont faits nobles, un Navailles manque à sa parole, — un Navailles foule aux pieds l'autorité paternelle et la religion du serment.

« C'est félonie et déloyauté! . . .

« Je ne regarde plus comme mon fils celui qui a donné son nom et disposé de sa main sans me demander mon agrément et sachant bien que je le lui refuserais.

« Jamais je n'appellerai ma fille cette étrangère entrée furtivement dans ma famille.

« Jamais une parcelle de ma fortune n'ira à ce fils qui a méconnu tous ses devoirs envers moi, ni aux enfants de ce fils.

« Ceci, monsieur, je le sais, vous importe peu, vous êtes riche du chef de votre mère et vous n'avez pas besoin de moi.

« Seulement, comme dès à présent vous n'êtes plus mon fils, je vous défends, non seulement de paraître devant moi à l'avenir, mais encore de porter mon nom.

« Vous possédez la vicomté de Pessac; prenez-en le titre et le nom, et quittez celui de Navailles.

« A ces conditions seulement, je puis vous oublier et vous faire la grâce de ne pas vous maudire

Denis, qui avait su pâlir son visage et mettre dans ses yeux les larmes de la colère, présenta d'une main tremblante, cette lettre à Marguerite, en lui disant : — Chère bien-aimée, vous le voyez, notre destinée est commune! . . . une semblable fatalité nous poursuit tous les deux! la lettre infâme que votre père vous fit adresser par Van Goët trouve ici son pendant! . . .

Marguerite lut et fondit en larmes amères. Elle était doublement désespérée. D'abord parce qu'il lui semblait voir quelque chose de fatal en cette union si cruellement repoussée par les deux familles. Ensuite et surtout parce qu'elle avait compté sur l'intervention du vicomte de Navailles auprès du baron de Kergen pour lui ouvrir le cœur et les bras paternels, et parce que cet espoir s'évanouissait pour toujours. . . Mais Marguerite aimait Denis. Elle l'aimait d'un amour ardent, exclusif, exalté; elle reçut ses consolations et ses caresses, elle l'entendit lui dire d'une voix douce et tendre qu'il se sentait presque heureux de penser qu'il serait tout pour elle, au milieu de ce grand isolement qui se faisait autour d'eux. Bientôt le sourire remplaça les pleurs, et elle oublia le reste du monde pour ne plus entendre que cette voix bien-aimée.

(A continuer.)

Montréal, 13 Décembre 1890.—Je, soussignée, certifie que le Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette, dont je fais usage depuis quelque temps, est le seul remède qui m'ait donné un soulagement notable dans la maladie de l'Asthme dont je suis atteinte depuis plusieurs années, et qui a pris un caractère tellement grave, que j'ai dû être dispensée de tout emploi quelconque. J'ai suivi le traitement d'un grand nombre de médecins à l'étranger, mais sans aucun résultat; et je constate, par le présent, que l'amélioration progressive qui s'opère tous les jours chez moi par l'usage de ce Sirop, me donne entière confiance dans une guérison certaine.—*SEUR OCTAVIEN, Sœur de la Charité de la Providence, coin des rues Fullum et Sainte Catherine.*

ASILE DE LA PROVIDENCE, COIN DES RUES ST-HUBERT ET ST-CATHERINE.—Je me fais un devoir de certifier que, souffrant depuis près de 22 ans d'une bronchite chronique, l'usage du Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette m'a beaucoup soulagée. La toux a diminué et le sommeil est revenu graduellement.—*SEUR THOMAS CORSINI, Sœur de la Charité de la Providence.*

GUÉRISON D'UNE BRONCHITE GRAVE.—Souffrant depuis longtemps d'une toux opiniâtre qui me laissait peu de repos, on me conseilla d'essayer le Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette. Après l'usage de quelques bouteilles la toux a complètement disparu.—*PHILOMÈNE ROGER, Tertiaire, Asile de la Providence, coin des rues St-Hubert et St-Catherine.*

ROMANCE

Le ciel bleu que me fait-il ?
J'ai l'azur de tes prunelles.
Que me font les nids d'avril ?
Je sens palpiter tes ailes.

Que m'importe le soir brun,
Ayant tes paupières closes ?
Ta jeunesse étant parfum,
Je n'ai pas besoin des roses.

Quant aux lys !... de ta blancheur
Les fleurs blanches sont éprises.
Ton souffle en a la fraîcheur.
Je n'ai pas besoin des brises.

Mais, vois-tu, chère, ton cœur,
(C'est fragile un cœur de femme)
Garde-le moi ; c'est ma fleur.
Il faut bien des fleurs à l'âme.

NUMA DUMINY.

(La Revue Algérienne).

LES VIEILLES ENSEIGNES

Nombre d'hôtelleries, principalement dans les petites villes de province, ont encore pour enseigne : *Au lion d'or*.

Autrefois, on donnait volontiers aux enseignes un caractère piquant ou pittoresque : peintures allégoriques, devises, etc. Un lion doré sur la porte d'une auberge signifiait qu'on y était bien couché : *Au lit on dort*. La tradition s'est continuée depuis, bien qu'aujourd'hui hôteliers et voyageurs ignorent pour la plupart le jeu de mots qui lui a donné naissance.

CHACUN SON PLUMAGE

Un adjudant aborde un caporal abrité derrière un prince nez.

— Quest-ce que c'est que cela ? lui dit-il,

— Mon adjudant, c'est un binocle.

— Et pourquoi que vous portez un binocle ? Il me semble que ce n'est pas d'ordonnance.

— Mon adjudant, c'est parce que je suis myope.

— Mais, que moi aussi, je le suis, *myope* ; et que si vous portez des binocles, que porterai-je donc, moi, votre supérieur ?... *Des télescopes ?*

SALE TRUC

Un individu voyageant en hiver, un jour qu'il faisait très froid et qu'il était tout gelé, entra dans une auberge pleine de gens qui se brûlaient au coin du feu, sans se presser de lui faire une place. Comme un domestique ouvrait des huîtres sur la porte, ce voyageur rusé lui commanda d'en donner sur le champ douze douzaines à son cheval et sans les ouvrir.

Chacun voulut voir le cheval friand qui se régalait ainsi ; on se porta à l'écurie, et le fin normand resta en possession du foyer.

PRÉSENCE D'ESPRIT

En 1814, pendant la campagne champenoise, Napoléon entra subitement chez un curé de village, qu'il trouva brûlant du café.

— Comment, lui dit-il, vous faites usage d'une marchandise prohibée !

— Aussi, voyez-vous, sire, que je la brûle, reparti le curé.

UN MYSTÈRE

Bouleau.—Je ne puis pas comprendre pourquoi il y a si peu de nègres instruits.

Rouleau.—Ni moi ! Et cependant j'en ai vu un très grand nombre qui paraissaient bien polis.

LA PREUVE DU CONTRAIRE



Le maître.—Tu as encore visité mon vin, coquin.
Sambo.—Non, monsieur ; vous ne me rendez pas justice. La bouteille a un bouchon que je ne peux pas arracher.

CANADA SUPPLY CO.

UNE INGÉNIEUSE INVENTION

Il vient de se former en cette ville une société tout à fait utile et originale. Elle porte le nom de "Canada Supply Co," et a ses bureaux dans la rue St Jacques, No 54. M. J. P. Coullée en est le gérant.

C'est une espèce de loterie qui permet de faire des économies sans que l'on s'en aperçoive. On paye un dollar par semaine. Le tirage a lieu tous les mardis. Si vous êtes heureux au premier tirage vous avez droit à un prix de \$35 en marchandises. Si au bout de trente-cinq semaines vous n'avez pas été heureux à aucun des tirages, vous avez en marchandises pour la valeur de votre argent.

Vous pouvez choisir indifféremment un habillement ou un pardessus fait sur commande, une montre en or, un moulin à coudre, un set de chambre, un set de salon, un set à dîner, des étoffes à la verge, etc. Voici comment se fait le tirage :

L'on prend trente-cinq petites billes en marbre portant les numéros de trente-cinq contrats ; on les met dans une boîte qui est ensuite fermée. Après avoir bien agité la boîte, on ouvre une petite porte (suffisante tout au plus pour permettre d'y introduire la main) pratiquée dans le couvercle de la boîte ; une des personnes présentes est appelée à faire le tirage, et la bille qui sort, dont le numéro correspond à celui qui se trouve sur un des contrats, donne droit au signataire de ce contrat au prix de trente cinq piastres en marchandises.

Voici une invention ingénieuse qui mérite d'être encouragée.

Le public est invité à assister au tirage qui a lieu tous les mardis soirs à 8 heures précises.

VIN DE VIAL
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDÉ ET QUINA
Tonique puissant pour guérir :
ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE
ÉPUISEMENT NERVEUX
Aliment indispensable dans les CROISSANCES DIFFICILES,
Longues convalescences et tout état de
languueur caractérisé par la perte de l'appétit et
des forces.
J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.
S'adresser à C. ALFRED CHOUILLOU,
Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS..... PROP. ET GERANT.

(Semaine commençant LUNDI, 16 JANVIER, Après-midi et soir.)

LE GRAND DRAME AQUATIQUE

"A DARK SECRET"

Excellente Compagnie, avec M. Wallace Ross, le Fameux Champion, etc.

Excellents Costumes, Décors. Etang contenant plus de 50,000 gallons d'eau, regates, etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE :

LA FAMEUSE PRINCESSE INDIENNE.

QUEEN'S = THEATRE

TELEPHONE. 4032

CE SOIR :

O THELLO

SAMEDI, MATINÉE

"THE FACE IN THE MOONLIGHT"

Semaine de Janvier 16, matinées Mercredi et Samedi

Les célèbres Frères Byrne

Représentant sur la scène cette merveille du Théâtre

COMÉDIE ET PANTOMIME NAUTIQUE

8 BELLS

Sous la direction de M. M. Priures et West.

Tout du nouveau. Idées originales. Excellente troupe d'acteurs.

Semaine commençant le 23 Janvier.

BIENVENUE A NOTRE FAVORI MONTREALAIS

"OUR JACK"

Monsieur J. H. GILMOUR. Avec une Compagnie d'Artistes dans le joli mélodrame

"DARTMOOR"

Le grand pianiste PADEREWSKI sera ici le 30 et 31 Janvier courant.

Prix : 25, 50, 75c. \$1.00, \$1.50.
Bureau ouvert de 10 a. m. à 8 p. m.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES

\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou dispenser de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE DÉCEMBRE

25,000 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER
LE CÉLÈBRE
CHOCOLAT MENIER
Ventes Annuelles dépassent 33 MILLIONS de Livres.
Ecrire pour Échantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal.

POUR LES VERS

— LES —

CRÈMES de CHOCOLAT

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boite.

A. LEOPRED

(Gradué des Universités Laval et McGill)

INGENIEUR DES MINES.

Bureau principal à Québec.

Succursale à SHERRBROOKE; à MONTREAL, 17 COTE DE LA PLACE D'ARMES.

S'occupe de tout ce qui a rapport aux mines.

1a-1 oct



EN PARFAITE SANTE. 11
PHILMORE, DUBUQUE CO., IA., sept. 1889.

Mademoiselle K. Finnigan, écrit: "Ma mère et ma sœur ont fait usage pour la névralgie du Tonique Nerveux de Koenig. Elles sont maintenant en parfaite santé et ne ressentent de l'inconfort que lorsque le Tonique est absent."

BIENFAITEURS DE L'HUMANITE.
CANTON, CLINTON CO., N.Y., 21 dec. 1890.

J'éprouve beaucoup de plaisir de rendre mon témoignage sur la guérison suivante opérée par la vertu extraordinaire du Tonique Nerveux du Père Koenig. Un pauvre jeune homme de ma paroisse tombait, depuis des années, dans des convulsions très fortes. Abandonné par tous les médecins il est aujourd'hui (mirabile dictum) fort et robuste, en pleine santé. Nulle doute que le Tonique Nerveux du Père Koenig lui a sauvé la vie. Que Dieu vous bénisse, vous, nobles bienfaiteurs de l'humanité; ce bon jeune homme, ses parents, moi-même et tous mes paroissiens prient pour vous. Je ne puis trouver des paroles assez convenables pour vous exprimer mes remerciements. Je suis cordialement votre ami tout dévoué,
J. M'GOWAN, Pire, Recteur.

GRATIS — Un litre important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., U.S.A., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

KOENIG MED CO., CHICAGO, ILL.
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Boite; 6 pour \$5.

A Montréal, par E. Léonard 113 Rue St-Laurent.

ATTRACTION SANS PRECEDENT

Plus de Un Quart de Million distribué



LOTIERE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE

incorporée par la législature pour des fins d'éducation et de charité, reconnue dans la constitution actuelle de l'Etat, en 1879, par une majorité écrasante du vote populaire, et devant continuer jusqu'au 1er janvier, 1895.

Les grands tirages extraordinaires ont lieu semi-annuellement (en Juin et en Décembre), et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Reputée depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

Ed. J. Gagnon
J. A. Eudy
M. S. DeBeauvoir
Commissaires.

Nous, soussignés, banques et banquiers, payerons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos comptoirs.

R. M. WATMSLEY, Président Louisiana National Bank.
JNO. H. CONNOR, Président State National Bank.
A. BALDWIN, Président New-Orleans National Bank.
CARL KOHN, Président Union National Bank.

LE TIRAGE MENSUEL DE \$5

AURA LIEU

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, Nouvelle-Orléans,
MARDI, 7 FEVRIER 1893

Prix Capital \$75,000
100,000 Billets dans la roue.

LISTE DES PRIX:

1 Prix de \$75,000, soit	\$75,000
1 Prix de \$20,000, soit	\$20,000
1 Prix de 10,000, soit	10,000
1 Prix de 5,000, soit	5,000
2 Prix de 2,500, soit	5,000
5 Prix de 1,000, soit	5,000
25 Prix de 300, soit	7,500
100 Prix de 200, soit	20,000
200 Prix de 100, soit	20,000
300 Prix de 60, soit	18,000
500 Prix de 40, soit	20,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 Prix de \$100, soit	\$10,000
100 Prix de 60, soit	6,000
100 Prix de 40, soit	4,000

PRIX TERMINAUX

999 Prix de \$20, soit	\$19,980
999 Prix de \$20, soit	\$19,980
3,434 Prix se montant à	\$265,460

PRIX DES BILLETS
Billets Complets, \$5; Deux-Cinquièmes, \$2; Un-Cinquième, \$1; Un-Dixième, \$50c; Un-Vingtième, 25c.

PRIX DES CLUBS:
11 Billets Complets ou leur équivalent en fractions pour \$50.
Taux spéciaux pour les agents, Agents demandés partout.

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'express à nos frais, pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez: PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à toutes les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes des prix.
Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, *Franches de port.*
N'OUBLIEZ PAS que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des Etats-Unis, un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier Janvier 1895.

Nous mettons le public en garde contre les contrefaçons et les nombreux billets de certaines loteries qui inondent aujourd'hui le marché, sans garantie valable. Insistez que les agents vous vendent des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, si vous voulez profiter des avantages immenses qu'elle offre au public.

BAUME RHUMAL

Remède infallible contre les Rhumes obstinés, la Toux, la Bronchite, la Consommation, l'Asthme, et toutes les Affections de la Gorge et des Poupones. Chaque bouteille contient 20 doses pour adultes, et ne coûte que 25 cents. En vente partout. Dépôt Général, PHARMACIE BARRIDON, 1703 RUE STE-CATHERINE, Coin de la Rue St-Denis.

A LIRE

- LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRE (hebdomadaire).— Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mézières, Paris.
- LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.— Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur. 36 rue de Dunkerque, Paris.
- LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle.— Ecrire à M. E. Bouthay, 31 rue de Chabrol, Paris.
- LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.— Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.
- LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.— Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.
- L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.— PARIS: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas. NEW YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.
- JOURNAL DE LA JEUNESSE.— Abonnement: Un an, 20 frs., Six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.
- CORDONNERIE.— Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PARLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris.— Specimen franco sur demande.
- LA CURIOSITE UNIVERSELLE (journal hebdomadaire).— Prix d'abonnement 12 frs. 30, No 1 rue Rameau, Place Louvois, Paris France.

**REGULATE THE
STOMACH, LIVER AND BOWELS,
AND
PURIFY THE BLOOD.**

A RELIABLE REMEDY FOR
Indigestion, Biliousness, Headache, Constipation, Dyspepsia, Chronic Liver Troubles, Dizziness, Bad Complexion, Dysentery, Offensive Breath, and all disorders of the Stomach, Liver and Bowels.

Ripans Tablets contain nothing injurious to the most delicate constitution. Pleasant to take, safe, effectual. Give immediate relief.
Sold by druggists. A trial bottle sent by mail on receipt of 15 cents. Address

THE RIPANS CHEMICAL CO.
10 SPRUCE STREET, NEW YORK CITY.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOURTES DE SUCRE,
Pour la guérison certaine de toutes
AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ETOURDISSEMENTS.
Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE
PHARMACIEN
2123 rue NOTRE-DAME

LE "SAMEDI" est imprimé avec l'encre
— DE —
TREADWELL & TESCHNER
32 and 34 Frankfort Street, New-York

BELLE MUSIQUE A VENDRE

NOUS VENONS DE RECEVOIR
3,000 MORCEAUX de MUSIQUE
QUE NOUS VENDONS
10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents.*

POIRIER, BESSETTE & CIE,
No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

"LA NOUVEAUTÉ"
Paraissant toutes les semaines, le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Verneuil
Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig, MONTREAL